

LE3 B7  
1946 A8  
R&R6  
Cop. 1

ROUSSEAU ET LE NOUVEAU TYPE HUMAIN.

by

Jack Thomas Rush

An essay  
submitted in partial fulfilment  
of the requirements for  
the degree of Master of Arts  
in the Department of French.

*Approved and accepted.*

The University of British Columbia,

October, 1946.

A.V.M.R. et R.F.P.

## AVANT - MOT

Je voudrais remercier M. le docteur A. F. B. Clark, qui m'a dirigé pendant la préparation de cette étude. Je le remercie surtout de sa patience aux premiers stages de la thèse et de son intérêt et son aide critique.

Puis je dois me souvenir des discussions agréables avec mes collègues qui m'ont suggéré quelques idées de valeur.

## INTRODUCTION.

Un des aspects les plus intéressants dans l'évolution de l'histoire est la formation et l'activité de certains types humains qui reflètent le caractère de l'état de la civilisation. L'attitude populaire à l'égard des questions générales de la religion, de la science de l'art ou de l'économie politique semble être concentrée dans les traits d'un de ces types particuliers. Cet homme devient un membre d'une société, ou il crée cette société en exerçant sa volonté puissante. Selon le modèle incarné dans le type humain, la société fait la guerre, change les modes, et produit les ouvrages littéraires, musicaux, scientifiques et artistiques.

Une question devrait s'élever au sujet de l'origine de ce personnage typique: arrive-t-il ordinairement comme l'incarnation des idées de la race ou possède-t-il un caractère si fort qu'il réussit, en imposant ses vœux sur un peuple, à métamorphoser les modes de vie et les manières de penser de ses contemporains: c'est-à-dire, qui arrive le premier, le milieu ou l'expression du milieu?

Il est probable dans la plupart des cas que le milieu crée le personnage: une solution croyable, car les forces concertées du milieu sont trop roides, trop inébranlables pour être détruites par les faibles efforts d'un seul individu. Ainsi, le résultat dans notre civilisation est que l'homme commence, dès son enfance à

assimiler les traits de sa famille, de ses voisins et de tous les membres d'un milieu déjà complet. Sous les conditions de ces rapports, il est évident qu'on a en face un danger sérieux pour la race humaine si le procédé de la naissance et l'influence ne change jamais: on deviendrait partout une unité naïve, une race de moutons sans volonté ou sans traits personnels. Le pouvoir de l'influence des institutions, et des inventions établies par la société, me semble menaçant aussi, car chacune, ajoutée à la civilisation par un savant bienfaisant, s'allie aux forces croissantes qui dirigent les esprits des individus moins intelligents.

Heureusement il arrive parfois un génie, penseur social, moral ou politique, qui se moque des mouvements communs de ses voisins et par l'emploi du pouvoir singulier de sa volonté, il impose, en excitant naturellement une grande lutte, ses idéals parmi ses contemporains; il change, altère ou améliore en partie ou entièrement les institutions sociales. De cette manière, il forme, comme créateur individuel, le milieu autour de lui-même, et ainsi, il devient le premier représentant et le véritable type de son propre milieu.

Voyons à titre d'exemple quelques-uns de ces types généraux de l'histoire. Chacun, vu au loin, apparaît comme un être complet et compréhensible et s'offre comme une étude intéressante du temps dans lequel il existait.

Je n'ai choisi que les types qui d'après moi ont exercé la plus grande influence sur leurs contemporains.

D'abord nous pouvons nous tourner vers le Moyen-âge et vers son représentant, le chevalier. Il a atteint son apogée pendant les Croisades, surtout pendant la troisième. Nous pouvons reconnaître très clairement, si bien placés à l'égard du temps, les traits de son caractère et la mode de sa vie. Il était vaillant, noble et courtois; poli et adorant auprès de sa dame. Il regardait l'honneur de son devoir comme l'élément le plus important de sa conduite et rien, sauf la mort, ne pouvait interrompre son approche vers la consommation de ses plans. Soit qu'il ait été chargé de porter un message de son amante, soit qu'il se fraye un chemin à Jérusalem pour le délivrer, il garde toujours dans sa pensée, "l'honneur envers son roi, sa patrie, sa cause et sa dame."

Richard, Coeur de Lion, nous résume cette idée à la fin du Talisman dans ses paroles à Saladin: "Enough of honour thou hast had in the encounter... and I envy thee more for that than for the smiles of Edith Plantagenet, though one of them might reward a bloody days work" et plus tard, "I, unless worthier offers, will lay down my gauntlet in behalf of Christendom, and in all love and honour we will do mortal battle for the possession of Jerusalem"<sup>1</sup>

---

1. Scott, W. The Talisman, London, Nelson, p. 390.

Le 17<sup>e</sup> siècle nous offre un type définitif pour notre étude. C'est l'honnête homme. Une enquête sur les conditions de l'Europe de cette époque révélerait que cet individu était un produit de son temps.

Le meilleur exemple de ce type peut être trouvé dans les salons de Scudéry et dans l'hôtel de Rambouillet. Il avait une bonne éducation classique, et se montrait poli, spirituel, et affecté. Pendant l'hiver il hantait la cour et la société des femmes des salons, A l'arrivée du printemps il retournait aux champs de bataille. Ainsi la période hivernale lui est devenue une leçon dans les coutumes courantes et un raffinement de ses propres moeurs.

Le plan initial des salons était d'améliorer et d'instruire les membres d'une rude société et, dirigés par des princesses élues, les salons avaient beaucoup de succès à propos du langage, des moeurs et de la production des oeuvres littéraires.

Regrettablement, l'aspect instructif de leur activité a dégénéré. Avant longtemps il est mort, et la société, construite et conduite d'abord sous ce plan bienveillant, a commencé à former des membres qui avaient une manière artificielle. On les appelle les "précieux". La question de l'honnête homme prend une place importante dans notre étude et nous l'analyserons en grand détail plus tard.

Passons, alors, à un type qui offre un contraste rafraîchissant à la nature artificielle du 17<sup>e</sup> siècle; c'est l'homme pensant qu'on voit dans le personnage de

Fontenelle, d'Helvétius, d'Holbach, de Diderot et des autres "philosophes", penseurs et savants contemporains.

C'étaient les produits d'une époque de transition. Ces grands personnages, qui pouvaient comprendre et adapter les nouvelles instructions scientifiques et les nouvelles idées philosophiques de leur temps, ont créé le type réaliste et savant du temps moderne.

Le philosophe s'intéressait toujours à une recherche de la vérité; il se moque de la superstition et du procédé du faux raisonnement: comme Diderot l'a exprimé dans l'Encyclopédie, "La Nature était tombée dans un abîme de galimatias et d'idées inintelligibles."<sup>1</sup>

Il est convenable de citer un développement de ce type dans le monde actuel, un personnage que Diderot, cette "tête allemande", a prévu dans le Salon de 1769 "C'est une belle chose que la science économique; mais elle nous abrutira. Il me semble que je vois déjà nos neveux le barème en poche et le portefeuille de finances sous le bras."<sup>2</sup> Il suggère qu'on s'intéresserait trop aux choses scientifiques, et industrialistes. Et il n'avait point tort. A notre époque nous nous sommes livrés aux affaires de l'argent et de la machine sans nous occuper des choses de l'esprit.

---

1. Diderot, Extraits, éd: Fallex, Paris, Delagrave, 1930, p.41

2. Ibid., p. 186.

On peut indiquer ce type exemplifié dans le taïcoun actuel, homme qui s'est établi dans le monde des affaires: son revenu et ses profits sont réguliers, il a bien des commodités et peut offrir un avenir assuré à sa femme et à ses enfants. Mais il n'en est pas satisfait; toute sa philosophie semble être de gagner plus, d'amasser une plus grande fortune. Par conséquent, il n'y a pas de temps pour les arts et pour le loisir, car son esprit est dirigé par une seule pensée - le plaisir dans la concurrence et la joie d'employer l'argent.

Le taïcoun est membre d'une classe dont la vocation a pris une si grande place dans la vie qu'il a perdu de vue la connaissance de choses importantes qui amélioreraient son propre esprit, celui de sa famille et de la société en générale.

Il était important d'inclure ce type moderne en rapport avec l'esprit du 18<sup>o</sup> siècle car il trouve son origine dans les idées générales de cette époque. Il est apparent donc que le réaliste, et le naturaliste de la deuxième moitié du 19<sup>o</sup> siècle, étaient des porte-drapeaux du même mouvement.

Mais nous avons négligé un traitement du type romantique dont les origines se trouvent pendant le 18<sup>o</sup> siècle et dont le point culminant est arrivé vers 1830.

Il est important de décrire avec soin les traits romantiques à propos de J.-J. Rousseau, car les grands protagonistes de ce mouvement l'ont reconnu comme leur maître

et fondateur.

D'abord on doit avoir un esprit jeune, libre, et sensitif, car cette qualité ouvre au romantique le monde de l'imagination et des émotions. On devient romantique par la combinaison de plusieurs traits et non par un seul; l'unité singulière qui résulte de cette combinaison présente au monde un type romantique.

Babbitt<sup>1</sup> dit qu'une chose est romantique "when it is strange, unexpected, intense, superlative, extreme, unique" et de ce point de vue on peut créer le protagoniste de ce milieu: un homme étrange, qui se précipite, acharné, violent, extrême et singulier.

Un aspect louable et en même temps blâmable est la qualité de s'acharner aux nouveaux mouvements et aux toquades passagères. Si le jeune monde s'intéresse à une nouvelle interprétation de la danse, à une forme étrange de l'art, le romantique le saisit, l'accepte, et le reproduit. Le style ou la mode devient une partie de son esprit.

Mais le déclin de son intérêt est aussi soudain, car généralement il s'intéresse aussi rapidement aux nouvelles activités.

Ajoutez aussi son indifférence aux règles de la vie, celles de l'amour, du costume, de la langue et des relations familiales, sociales et politiques.

---

1. Babbitt, Irving, Rousseau and Romanticism, Boston, Houghton Mifflin, 1919, p.4.

La jeunesse de Rousseau jusqu'à 1749 comprenait presque tous ces aspects romantiques et cette partie de sa vie, si bien exposée dans ses Confessions est devenue la source de l'inspiration pour bien des adhérents du mouvement romantiques.

La nature confessionnelle de sa personnalité a toujours attiré l'intérêt de milliers de lecteurs et puisque tout le monde réserve une petite section secrète dans son coeur pour l'aventure amoureuse et vagabonde, cette première partie de sa vie a reçu une importance un peu inégale.

L'oeuvre et la vie de Rousseau offrent plus que cela. Il serait faux et ridicule de maintenir qu'après 1749 il était romantique, parce que son oeuvre luttait pour corriger cette impression; dans la Nouvelle Héloïse, par exemple, nous voyons le conflit de ses idées; la liberté romantique et la contrainte de la passion.

Nous arrivons donc au but de cette thèse. Quelle sorte de l'homme a-t-il conçu? Comment diffère-t-il des types décrits là-haut, et comment leur ressemble-t-il? Comment forme-t-on son caractère? Quels devoirs doit-il affronter? Je tâcherai de répondre à ces questions dans les chapitres suivants; car son homme idéal me semble avoir une grande importance vitale dans le monde actuel.

CHAPITRE UN  
VIE ROMANTIQUE

Sainte-Beuve a affirmé que le critique doit "entrer en son auteur, s'y installer, . . . le suivre en son intérieur et dans ses moeurs domestiques. . . ." <sup>1</sup> L'importance d'appliquer cette suggestion à propos d'une étude de J.-J. Rousseau est apparente, car il n'y a jamais eu d'écrivain dans la littérature française dont l'oeuvre a subi si remarquablement l'influence de sa vie.

Mais d'abord, puisque notre sujet concerne une description des traits d'une personne idéale, il vaut la peine, pour fournir un arrière-plan au sujet, d'indiquer le progrès de l'individualisme pendant le 17<sup>o</sup> et le 18<sup>o</sup> siècle. Puis, suivant le bon conseil de Ste.-Beuve nous tracerons d'une façon générale l'influence de la jeunesse errante de notre écrivain sur le "moi", et nous le suivrons dans ses expériences avant la crise de Vincennes; et enfin nous montrerons que les qualités romantiques restaient toujours une partie essentielle de son caractère.

On voit au début du 19<sup>o</sup> siècle l'expression complète des voeux personnels dans la littérature et dans la morale mais ce point culminant était le résultat d'une lutte rigoureuse et amère contre les forces restreignantes de la société, forces qui ont fait une prison à l'âme. La lutte était faible pendant le 17<sup>o</sup> siècle mais le conflit est devenu furieux pendant le 18<sup>o</sup> où l'on a réussi à secouer les

---

1. Vial, F. et Denise, L., Idées et doctrines littéraires, Paris, Delagrave, 1937, 3 vols., vol. 2, p. 332.

superstitions et les préjugés imposés par la tradition.

Pendant l'Age de Louis XIV, l'individualisme devait lutter pour son existence, car les autorités étouffaient les velléités d'émancipation. Les règles classiques rendues imposantes par Malherbe, Balzac, Chapelain et Boileau ont donné le ton à la vie et aux ouvrages littéraires.

En dépit de la résistance classique, il y avait quelques bons esprits, qui ont essayé de souligner la nécessité des réformes dans la société. On peut nommer La Fontaine et Molière, deux écrivains qui ont trouvé que la voix moqueuse était l'instrument le plus efficace et le plus prudent dans les activités réformatrices.

Un nouveau pas dans le progrès de l'homme comme un être pensant est arrivé dans la propagation de la philosophie de Descartes. "Cogito, ergo sum" a signifié non seulement que la méthode par induction est arrivée mais aussi que l'homme a trouvé une nouvelle avenue facile qui lui a permis de s'exprimer et de raisonner avec une indépendance d'esprit.

Le grand sujet du 17<sup>o</sup> siècle était l'étude de l'homme et une analyse de son coeur, mais c'était un traitement bien limité et absolu. Il faut entrer dans le 18<sup>o</sup> siècle pour découvrir un nouveau point de vue: celui de la relativité: ici l'homme s'examinait sérieusement en rapport avec les conditions de la société: l'homme commençait à voir qu'il pouvait s'améliorer dans toutes les phases de la vie.

Un nouveau genre, typique de l'époque, reflétait clairement l'intérêt pour l'état social et dans la vie

particulière des hommes: c'était la tragédie bourgeoise qui représentait les personnages dans les situations domestiques et larmoyantes. Mais si l'art de ce genre n'a pas duré, le message du temps et le miroir des moeurs qu'il contenait avait de bon succès à cette époque. Le spectateur pouvait se voir mis en scène: ses émotions et ses actions dépeintes d'un large pinceau. En tout cas, on pouvait examiner une partie de la vie intime et personnelle décrite avec une réalité un peu exagérée peut-être mais nouvelle et frappante.

Il est croyable, donc, de voir dans les oeuvres d'un génie de lettres un traitement de l'individualisme, suivant le plan d'une description de la vie d'un type humain qui selon l'écrivain aurait dû avoir le meilleur succès dans le monde. Personne n'a si bien traité un tel sujet que J.-J. Rousseau.

Nous nous tournons maintenant à Rousseau pour voir comment les événements de sa vie ont influencé son oeuvre. Qu'il prenne la parole!

"Ces longs détails de ma première jeunesse auront paru bien puérils, et j'en suis fâché: quoique né homme à certains égards, j'ai été longtemps enfant et je le suis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand personnage: j'ai promis de me peindre tel que je suis; et, pour me connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse.....Je m'applique à bien développer partout les premières causes pour

faire sentir l'enchaînement des effets. Je voudrais pouvoir en quelque façon rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur.<sup>1</sup>

On indique souvent le paradoxe des oeuvres et de la vie de J.-J. Rousseau; il est fort évident, mais les influences contrastantes qui se trouvaient dans son enfance étaient sûrement l'origine de ce paradoxe.

D'abord, examinons la société de Genève. Fondée par Calvin et dirigée par ses doctrines, cette ville était une organisation strictement théocratique, où les citoyens n'avaient jamais de liberté dans les questions morales. Tout le monde se sentait enchaîné par les autorités austères et espionné par le consistoire.<sup>2</sup>

Tel était le milieu de la jeunesse de Jean-Jacques, enfant chétif et méditatif. "Tout autour de lui prêchait précisément la contrainte des passions et le renoncement aux jouissances de la vie, les dangers mortels de l'imagination romanesque, en un mot la négation du moi."<sup>3</sup>

- 
1. Les Confessions, dans les OEuvres Complètes de J.-J. Rousseau, Paris, Houssiaux, 1852, 2 vols., vol. 1. p. 90. (N.B. on se sert exclusivement de l'édition de Houssiaux dans cette thèse. Une référence qui emploie le terme "OEuvres" n'indique que cette édition.)
  2. Josephson, M., Jean-Jacques Rousseau, New York, Harcourt Brace, 1932, p.4.
  3. Schinz, A., La Pensée de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Alcan, 1927, p.97.

Isaac Rousseau, son père, a imposé son caractère turbulent à son fils attentif; c'était un homme très sensible et bizarre qui lisait les romanciers avec son fils jusqu'à l'aube et qui l'excitait à sangloter et de pleurer aux points sentimentaux d'un roman.

Ces scènes lacrimales ont gravé le souvenir de ses premières lectures dans son esprit. Il nous dit lui-même dans les Confessions que les transports de l'amour dans son oeuvre et dans sa vie peuvent être rattachés aux premières instructions paternelles.

Nous passons à l'époque où il s'est occupé de son apprentissage avec le brutal Ducommun, une courte période qui a défait rapidement tous les bons résultats de l'instruction de sa famille. Rousseau dit "La tyrannie de mon maître finit par me rendre insupportable le travail que j'aurois aimé, et par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le mensonge, la fainéantise, le vol."<sup>1</sup>

Nous y reconnaissons un de ses traits familiers: le mélange d'une haine de la tyrannie et l'expression d'un désir de la combattre ou de l'éviter. Oui, il l'a évitée le jour où il a trouvé les grandes portes de la ville fermées à la fin d'une journée dans les champs hors de Genève. C'est pour lui la chose la plus naturelle de dire au revoir à ses amis

---

1. Confessions, op.cit., p.15.

et à son tuteur et de commencer son vagabondage, une existence qui continuait toute sa vie à l'exception de quelques périodes de tranquillité aux Charmettes, à Montmorency, à Neuchâtel et à Ermenonville.

Après le juillet de 1728, lorsqu' il est sorti de l'Hospice un "vrai" catholique, avec quelques pièces d'argent cliquetantes dans sa poche, il a commencé ses aventures picaresques en Italie. Il vaut la peine de ma part d'indiquer seulement que cette vie bohémienne a inspiré ou formé l'esprit de liberté, le manque de ténacité, et l'amour de la campagne. Nous voyons surtout son désir de trouver une consolatrice, quelqu'une qui prendrait la place de sa mère, dont il avait plus besoin que la plupart des hommes.

Nous pouvons le suivre dans toutes ses expériences - dans tous ses postes, comme laquais, musicien, secrétaire, instructeur.

Il n'a jamais oublié ces expériences de sa jeunesse car nous reconnaissons qu'elles ont aidé à fournir la substance de son oeuvre politique: en vivant tout près du paysan, du villageois ou du bourgeois, le jeune homme sensible a ressenti bien des impressions et en a cueilli bien des idées pour de telles oeuvres comme les Discours et le Contrat social.

Ces incidents de sa vie sont analysés d'une manière intime dans les Confessions. Il y a par exemple son séjour sous la protection de Mme. de Warens aux Charmettes où il

s'est instruit de tous les genres de la littérature et de toutes les formes du savoir. Quoique les environs fussent idéals pour le progrès dans son instruction, il semble fort remarquable et curieux de voir ce jeune bohémien au milieu de tant de travail, subjugué à une discipline rigoureuse après avoir vagabondé le long des rues et des sentiers de l'Italie et de la Suisse.

On<sup>1</sup> nous informe de la portée de sa lecture et de son intérêt dans des idées progressives: l'enseignement de Télémaque, la liberté de Rabelais, l'émancipation de l'âme exprimée par le Père Lamy, le style réaliste des "Spectator Papers," la louange et la description de la Nature chez Horace et Virgile, les portraits, les leçons et le pouvoir dramatique, de Corneille et de Molière et surtout la philosophie de ses contemporains, de Newton, Montesquieu, Prévost, Marivaux et de Voltaire.

Si Rousseau était énervé par les traits romantiques, il s'est mis à s'en débarrasser aux Charmettes. Il a quitté l'avenue centrale du romantisme et il a pénétré dans une grande carrière d'études sérieuses. En faisant allusion à la maladie de Rousseau, Schinz affirme qu' "il ne mourut pas; mais son romantisme mourut. Les Charmettes sont le suprême adieu de Rousseau au Romantisme"<sup>2</sup> La division dans sa vie

---

1. Josephson, op. cit., pp.98 - 100.

2. Schinz, op. cit., p.125.

est fort évidente mais il n'a pas perdu les traits qu'on appelle 'romantiques': ils sont devenus simplement moins importants en face du développement des intérêts plus sérieux, aux problèmes de l'éducation et de la politique.

A Paris Rousseau avait la bonne chance de faire la connaissance de deux femmes qui ont reconnu ses talents sous son extérieur gauche. Celles-ci étaient Mme. d'Epinaÿ, une véritable Mme. du Châtelet, et sa belle-soeur, la comtesse d'Houdetot.

La compagnie brillante de salonnières, financiers, philosophes et d'artistes contrastait étrangement avec le bas ménage Levasseur où fréquentait le jeune Rousseau. Ce point de perplexité ajoute à l'énigme de sa vie déjà complexe, mais ses actions sont plus claires au sujet de Thérèse, si l'on se souvient que Rousseau, homme plein de pitié pour les infortunés, a joué le rôle d'un protecteur et s'est senti plus à l'aise dans les cafés du Quartier latin.

Il vaut la peine d'examiner ces impressions au sujet de la vie salonnière et d'indiquer l'importance dans son oeuvre de ses rapports avec les dandys et leurs compagnons.

Malgré son désir de s'élever jusqu'à la haute société et au monde des lettres, son coeur reste parmi les amis de la vie rude et simple. Il admet dans les Confessions que ses propres moeurs étaient sauvages et qu'il était fort difficile de s'ajuster à la mode polie des salons. Dans Thérèse, d'autre part, il a cru voir "une fille sensible, simple et sans

coquetterie"<sup>1</sup>. Et il pense, à ce point de sa vie, qu'il trouvait "dans Thérèse le supplément dont il avait besoin."<sup>2</sup> La joie dans les petits causeries et dans ses promenades avec Thérèse montre bien une aversion pour l'honnête société.

En résumant cette partie de sa vie, j'ai tâché de ramasser les faits importants qui expliquent son caractère au point de vue de son individualité. Nous avons dessiné la jeunesse, où l'influence de son père et des compagnons et de sa vie vagabonde a achevé à mettre le "moi" en relief. Puis, après l'incident de Vincennes, nous verrons que cette qualité de l'individualisme a commencé à recevoir une importance profonde dans son oeuvre. Les chapitres suivants se concerneront donc d'une enquête dans ses oeuvres pour rendre plus claire la signification de l'homme idéal et pour décrire son milieu.

---

1. Confessions, p.170.

2. Ibid., p.171.

CHAPITRE DEUX  
LA QUESTION MISANTHROPE

Pourquoi devons-nous introduire dans notre discussion la lettre célèbre de Jean-Jacques à son ami D'Alembert? Comment peut-elle nous aider à résoudre le problème du type idéal de notre écrivain?

En réponse, nous devons affirmer que cette oeuvre, qui figure au moment critique de sa vie, où il a renoncé à ses liens avec les "philosophes", ajoute directement plusieurs faits de valeur tendant à la solution de notre problème. En répondant à la proposition de d'Alembert, Rousseau nous révèle son attitude non seulement envers l'amélioration du théâtre genevois mais aussi envers la juste présentation des caractères. Il est évident, cependant, qu'il a en vue un type humain dont il se sert comme norme de sa critique.

Rousseau a écrit cette lettre dans une humeur très sérieuse - plus sérieuse que d'habitude; ses mots sont délibérés, pathétiques, même passionnés, car il pensait que la question, entamée par l'Encyclopédie le concernait personnellement.

Il est facile de comprendre pourquoi Rousseau a écrit cette lettre. Genève, la ville de sa naissance et de son choix, tombait en danger et lui, comme citoyen, se mettait en garde pour la sauver. D'Alembert, Voltaire et les autres philosophes, s'intéressaient au théâtre de Genève. Les Encyclopédistes, surtout Diderot, désiraient voir le succès du nouveau genre social, la tragédie larmoyante, et ces bons esprits voulaient créer une nouvelle voie pour

la propagation de leurs idées sociales. Voltaire, d'autre part, s'intéressait au théâtre parce qu'il y faisait présenter ses propres pièces et on n'a pas tort de dire que ses actions lui donnaient un certain plaisir personnel de voir l'influence corruptrice de ses oeuvres sur les esprits des bons citoyens.

Dans ce seul ouvrage, Rousseau a terminé ses relations avec les "philosophes", liens très faibles à cette époque. L'effet de la publication du livre était immédiate. Diderot, Madame d'Houdetot, D'Alembert le rejetaient avec mépris, Voltaire est devenu querelleur, Saint Lambert, son meilleur ami, lui a rendu son manuscrit.<sup>1</sup>

Pourquoi? La matière de l'oeuvre était trop critique touchant les innovations de ses anciens amis. Rousseau constatait que le théâtre courant avait une influence dangereuse sur les esprits des citoyens et suivant les dogmes de sa philosophie puritaine, il travaillait avec énergie pour assembler les forces du bien contre celles du mal. La première partie de la lettre, qui traite la question-le théâtre peut-il corriger les moeurs? - nous révèle son opinion sur la conduite des acteurs et de leur influence sur le peuple.

D'abord, il croyait sincèrement que le théâtre devait enseigner la vertu. Mais le théâtre de Genève ne le pouvait pas, tandis que les moeurs des femmes sur la scène étaient si lâches. Il constatait que, dans les intrigues,

---

1. Josephson, op. cit., p.258.

elles dominaient les hommes, et les jeunes hommes, se croyant inférieurs, sont partis du théâtre et ont été corrompus.

Cette influence malsaine a détruit aussi l'union harmonieuse des sexes dans la famille. Rousseau voyait avec une certaine horreur que la morale déclinait et que la libre manière de ces femmes en étaient responsable; elles enseignaient aux hommes d'être spirituels, élégants et affectés à l'excès envers les femmes et de jouer avec les passions de l'amour. Donc il fait son attaque avec ardeur.

Cette condamnation du théâtre ressemble beaucoup à celle de Jeremy Collier (1650-1726) qui attaquait les vices et les excès effrénés du théâtre anglais pendant la Restauration, mais Jean-Jacques va plus loin qu'une critique négative; il suggère une alternative. Par exemple, on devrait jouir, en plein air, des fêtes publiques, du tir au fusils, des courses, des sports, des pique-niques et des parades. Il accepte même la danse publique.

Cette attitude de Rousseau, qu'est-ce qu'elle nous montre au sujet d'une société idéale? Il y en a évidemment deux formes: celle qu'il hait est celle de la grande ville ou de Paris, l'autre qu'il aime est celle de la campagne ou de Genève. Il préconise surtout qu'une saine société bien organisée aide naturellement au bon développement moral d'un caractère parmi les membres de la société. C'est une pensée de la République de Platon qu'il admirait et qu'il employait comme la base de ses théories politiques

et sociales.

D'Alembert maintenait que le théâtre pouvait corriger les moeurs. C'est-à-dire que la pièce pouvait purifier et purger les maux des spectateurs par "Katharsis" ou par l'instruction. Rousseau n'était pas de cet avis. D'ailleurs, il constatait que les sentiments étaient dans les spectateurs avant qu'ils soient entrés dans la salle du théâtre-les acteurs ne donnaient pas les sentiments aux spectateurs. Tout ce que les acteurs pouvaient faire, c'est de modérer un peu les émotions des assistants. Il disait aussi que bien des spectateurs ne comprenaient pas le but de l'auteur dramatique et ils commençaient à admirer des traits méprisables des personnages:- cela est vrai, dit-il, pendant la représentation de Bérénice.

Tout ceci suggère que Rousseau était, d'une certaine façon, précurseur de la philosophie d'intuition de notre temps, car il croyait que la volonté morale a été fondée sur des instincts naturels et non pas dirigée par des actions extérieures: c'est-à-dire que les sentiments sont supérieurs à l'intelligence dans les questions morales; sujet que Rousseau traite de nouveau dans L'Emile.

En arrivant au sujet du misanthrope nous devons indiquer que Rousseau était le premier grand écrivain à reconnaître l'importance dans la vie de ce personnage. Il est important pour nous aussi parce que Rousseau, en faisant le contraste entre les caractères de la pièce et en exprimant sa critique du traitement de Molière, élargit l'avenue vers notre but: la compréhension de son type idéal.

L'intention de Molière dans la création du Misanthrope était, comme toujours, de dépeindre les faiblesses et les folies de son temps et de satiriser d'une manière agréable ses contemporains. Ses oeuvres, cependant, n'étaient point des critiques médiocres sans art, mais des chefs-d'oeuvres, bien construits, motivés de personnages qui vivent dans leurs rôles et qui durent pendant les siècles.

Molière est habile dans la représentation des caractères. On ne reconnaît pas son mépris ou son admiration à propos d'un certain sujet sur le front de ses personnages, mais on les devine seulement en examinant avec soin les conflits des personnalités et l'enroulement de l'action.

Dans la création du rôle d'Alceste par exemple, Molière est très subtil à propos de son intention. Mais quoi qu'il écrivît, on devait se souvenir d'abord de son devoir envers le peuple comme auteur dramatique: c'est de faire rire les spectateurs. Selon Faguet, "le parterre alors n'aurait pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde et l'intention de l'auteur était qu'on rit aux dépens du misanthrope"<sup>1</sup> Il est apparent donc que Molière provoque la curiosité dans les esprits du lecteur et du spectateur au sujet du caractère d'Alceste en représentant le protagoniste en ridicule.

De la même manière, Shakespeare a créé un problème autour du caractère d'Hamlet; lui et Molière, ils n'ont pas complété la peinture de leurs personnages provoquants

---

1. Faguet, E., Rousseau contre Molière, Paris, Audin, 1912 p.40.

ou de l'action de la pièce mais tout en nous laissant une pièce incomplète, ils pouvaient tous deux mettre en relief les traits des caractères et appuyer sur l'importance vitale de leurs sujets.

En 1790, Fabre d'Eglantine a produit sa comédie Le Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope dans laquelle Alceste retourne du désert pour se rendre en hâte <sup>au</sup> secours de son ami Philinte qu'on a arrêté. Les personnages s'accomodent à la situation politique. Philinte est l'aristocrate, Alceste, le fils de Rousseau et l'avocat, l'incorruptible Robespierre.

"Dans Fabre d'Eglantine....Alceste est devenu non seulement un généreux, un magnanime, mais un 'Don Quichotte' comme le lui dit Philinte. Non seulement il est sensible aux malheurs des autres et insensible aux siens, ceci est dans Rousseau, mais il se désintéresse de ses affaires pour s'occuper de celles des autres et ne songe jamais qu'à se perdre pour sauver autrui; il est l'homme du perpétuel sacrifice."<sup>1</sup>

Selon Faguet donc, Fabre a modélé son protagoniste sur un type révolutionnaire qui travaille pour les autres en qualité d'altruiste. En résumé, Faguet compare les trois interprétations du type misanthrope.

"Ne méprisez pas le misanthrope, dit Molière; au fond de sa misanthropie, il y a la haine du faux et la haine de la complaisance aux méchants.

---

1. Faguet, op.cit., p.72.

Estimez le misanthrope, dit Rousseau; on n'est misanthrope que par amour de la vertu, ce qui nous rend inébranlable aux coups du sort et compatissant aux hommes, stoïcien et sensible; la misanthropie est une belle chose.

Admirez le misanthrope, dit Fabre; on n'est misanthrope que par amour de la vertu et quand on aime la vertu, on est stoïcien, sensible et toujours en train de sacrifier ses biens et sa vie à n'importe qui."<sup>1</sup>

Pour élargir le sujet du caractère, examinons les personnages d'Alceste et de Philinte. Celui-ci paraît à Rousseau l'honnête homme typique de son temps, l'individu des soirées chez Mme. d'Epinaÿ. Dans La Lettre, il le décrit avec mépris; Philinte est "de ces gens si doux, si modérés qui trouvent toujours que tout va bien parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui sont toujours contents de tout le monde parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclare en faveur des pauvres; qui de leur maison bien fermée, verraient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a dorés d'une douceur très méritoire à supporter les maux d'autrui."<sup>2</sup>

Néanmoins, Philinte est encore le bon ami d'Alceste,

1. Faguet, op.cit., p.73.

2. Bazailles, Albert, J.-J. Rousseau, Paris, Plon, 1913, 2 vols., vol. 1., p.121 (La Lettre sur les spectacles.)

lui pardonnant presque tous ses éclats querelleurs et le défendant contre le mépris des autres personnages.

Quoique Philinte semblât être le protagoniste de la pièce aux spectateurs du 17<sup>o</sup> et du 18<sup>o</sup> siècle, à cause de sa politesse, de son élégance et de sa bienfaisance, Alceste reçoit l'attention et l'étude du lecteur pensant.

Molière a créé Alceste extérieurement pour plaire au public, mais je pense que l'auteur dramatique aurait été d'accord avec Arnavon dans la vraie interprétation de sa personnalité: Il est "l'incarnation même de la franchise, le symbole d'une humanité d'élite qui, voulant le bien, se heurte sans cesse à l'indifférence et au mal, souffre du triomphe de l'injustice, défend la vertu au prix de ses propres intérêts et transige cependant avec le monde, affirmant ainsi une faiblesse, que la raison condamne depuis des siècles et dont la nature humaine n'est pourtant pas près de se libérer"<sup>1</sup> Peut-être va-t-on plus loin que Molière dans ses interprétations mais ce sont les traits que Rousseau voulait y voir.

On peut tirer quelques lignes du texte de la pièce pour éclaircir ces points. Dans la première scène nous remarquons le thème de toute la comédie dans la colère et l'amertume d'Alceste.

---

1. Arnavon, Jacques, L'Interprétation de la comédie classique, Le Misanthrope, Paris, Plon, 1914.

Philinte.

"Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?"

Alceste.

"Laissez-moi je vous prie"<sup>1</sup>

et plus tard-

Philinte.

"Vous voulez un grand mal à la nature humaine."

Alceste.

"Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine."<sup>2</sup>

Mais ce n'est donc pas "des hommes qu'il est ennemi," dit Rousseau, "mais de la méchanceté des uns et du support que cette méchanceté trouve dans les autres-car, au fond, je ne connais point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde."<sup>3</sup>

Alceste raffine cette pensée dans une réponse à Philinte.  
(Acte 1<sup>o</sup>, scène 10<sup>o</sup>)

Philinte.

"Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende  
quelques dehors civils que l'usage demande.

Alceste.

Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié,  
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.

---

1. Arnavon, op.cit., p.138.

2. Ibid., p.145.

3. Bazailles, op.cit., p.120. (Lettre sur les spectacles.)

Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre  
Le fond de notre coeur dans nos discours se montre,  
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments  
Ne se masquent jamais sous de vains compliments."<sup>1</sup>

Il est évident qu'Alceste déteste une fausse politesse.  
La sincérité dans les rapports avec les hommes semble être  
une qualité de haute importance à Rousseau et nous verrons  
dans l'Emile que ce fait y reçoit un large traitement.

Pourquoi Rousseau considère-t-il la question misanthrope comme un problème personnel et pourquoi répond-il à d'Alembert d'une façon tellement enthousiaste? Ses manières envers ses amis pendant l'année avant La Lettre étaient désagréables et amères. Il s'est souvent opposé aux vœux des Encyclopédistes et a excité bien des fois leur mauvaise humeur. Une fois, en mars 1757, ses relations avec ses collègues sont devenues si mauvaises qu'il a reçu de Deleyre un peu de conseil:

"Vous achevez de haïr tous les hommes et lui <sup>[Diderot]</sup> finira de les aimer. Me fais-je entendre? Vous deviendrez (Pardon, je vous prie) un Misanthrope consommé, et votre ami [Diderot] ne sera plus philanthrope."<sup>2</sup>

---

1. Arnavaon, op.cit., p.142.

2. De Deleyre, Mar. 31, 1757, Correspondance Générale, viii, p.238.

Donc, nous reconnaissons le double rôle de Jean-Jacques dans la création de cette lettre: il défend non seulement Alceste et sa noble attitude envers les hommes mais aussi Jean-Jacques lui-même.

Il pouvait voir des conflits dans la vie d'Alceste semblables à ceux dont il souffrait lui-même. Le protagoniste ne pouvait vivre compatiblement avec les personnes de sa connaissance, avec Philinte, Oronte, Acaste et Clitandre; Rousseau perdait l'amitié de Diderot, de D'Alembert et de St. Lambert. Il fallait évidemment choisir entre une réconciliation avec ses amis (ce qui était question de renoncer à ses vues), et une fuite "dans un désert" où il pouvait être sincère à ses idéals.

Un plus grand conflit dans le coeur d'Alceste se trouve dans ses relations avec Célimène. Son âme brûlante désire son amour, mais encore son attitude envers la société s'interpose et il se met en colère parce qu'elle ne veut pas renoncer à la vie salonnière. (Acte 5, Scène 4.)

"Hé! le puis-je traîtresse?

Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?

Est quoique avec ardeur je veuille vous haïr.

Trouvé-je un coeur en moi tout prêt à m'obéir?"<sup>1</sup>

---

1. Arnavon, op.cit., p.281.

A cette époque turbulente, ceci pouvait être le ton de Jean-Jacques envers ses deux amies Mmes. d'Houdetot et d'Epinay. Bref, Rousseau se sentait obligé de se défendre devant le siècle. Il devait poursuivre un de ces procédés : prouver qu'il n'était pas misanthrope ou bien exalter les qualités d'Alceste et de lui-même. Il en a choisi le deuxième, car ces arguments s'adaptèrent plus facilement à sa propre philosophie, à ses propres idéals qui se formaient dans son esprit brillant.

Il est vrai que Molière a exagéré les qualités d'Alceste, et a montré une préférence pour la vue mondaine de la société, mais il y a un aspect de la misanthropie qu'il met en relief et que nous saisissons pour ajouter à la délinéation du type idéal.

Alceste s'intéresse à tout dans la vie et contemple continuellement les désordres de la société. Il détache ses propres désordres de lui-même pour fixer son attention le plus sur la race humaine. Le résultat : l'élévation du caractère, la pitié sociale, le courage, et la suppression de l'amour-propre. Ce sont les qualités que voit Rousseau dans son caractère. Et même s'il a des fautes, "irritabilité, emportement, outrage provoquée par la contradiction" on doit l'estimer très fort; il est le plus honnête, le plus vrai, le plus sincère, homme de la pièce."<sup>1</sup>

---

1. Faguet, op.cit., p.50.

Faguet décrit admirablement sa nature; "il est avant tout ami de la vertu et ennemi de tous les vices; il n'est pas détaché, et les vices dont il est victime, il ne les ignore pas parce qu'ils le lèsent, ce qui serait probablement une très grande affectation et encore il est détaché suffisamment pour que les moyens ordinaires, que l'on a pour capter un homme, soient parfaitement impuissants sur lui. Il est donc à la fois très noble et très vrai."

Voilà l'Alceste conçu par Rousseau; il est l'ennemi de la société non pas pour la détruire mais pour la corriger. Il est grand homme mais à cause de son véritable génie, il ne peut s'accommoder aux moeurs de son siècle.

Rousseau a conçu un homme idéal mais il est évident que le milieu pour cet homme doit être une création spéciale aussi. C'est mon devoir alors de décrire son organisation politique et sociale trouvée dans les Discours et dans le Contrat social.

Chapitre 3.  
Penseur politique.

Les oeuvres politiques de J.-J. Rousseau ne sont pas nombreuses mais elles sont imposantes. Je ne cite que les plus importantes pour notre étude: à savoir, les deux Discours, l'Economie politique et le Contrat social. Ces oeuvres, qui couvrent la période de 1749 à 1762, sont remarquables, dans une étude de Rousseau, à cause de leur contradiction évidente. En examinant l'énigme, Schinz affirme: on "peut dire que toute la théorie politique de Rousseau est exposée en quelque sorte à rebours; de sorte que, quand on lit le Contrat social, on sent bien la vérité qui est là, mais pour quelque raison, dont il est difficile d'abord de se rendre compte, on est absolument perdu; tout ce que Rousseau dit est juste, mais cela paraît faux."<sup>1</sup> L'anomalie se trouve dans la contradiction de ses vues individualistes en face de ses vues collectivistes; une question qui est un point important dans notre étude et qui mérite un traitement ultérieur.

Mais en dépit des accusations fréquentes que Rousseau a apparemment changé ses vues politiques, il y a une opinion parmi certains critiques, que j'estime bien, que dans l'oeuvre de J.-Jacques Rousseau, on peut trouver une liaison de pensée, une unité de plan et de sentiment. Beaulavon la présente ainsi. Il y a "la même pensée maîtresse, une idée morale, l'idée de nature.....Les deux

---

1. Schinz, op.cit. p. 399.

Discours et la Lettre à d'Alembert, montrent à quels maux l'homme est livré lorsqu'il s'éloigne de la Nature; l'Emile s'efforce d'y ramener l'individu par l'éducation; la Nouvelle Héloïse par la profondeur et la sincérité de la passion; le Contrat social tente de construire une société conformée à la raison."<sup>1</sup>

L'ouvrage, qui ne semble pas se conformer au reste de ses oeuvres, est le Contrat social. Néanmoins, ses idées essentielles aident à former un système, difficile à comprendre, discutable et même singulier, mais cohérent, profond et compatible.<sup>2</sup>

La difficulté se présente lorsque l'écrivain change son attitude dans le Contrat social. Les Discours condamnent la société, et exaltent l'individu; le Contrat construit et loue la société et semble y soumettre l'individu. Nous disons "semble" parce que le sujet de la suppression de l'individu, si on l'étudie, révèle quelques points d'explication vers la solution de l'énigme. Comme dit Beaulavon, pour indiquer précisément le problème: "Ne peut-on concevoir, imaginer une société où chaque individu trouverait, sous la garantie puissante de la force sociale, le plein respect de ses droits et les conditions favorables à l'épanouissement de sa nature morale?"<sup>3</sup>

---

1. Rousseau, Jean-Jacques, Du Contrat social, publié par Georges Beaulavon, Rieder, 1914, p.64.

2. Beaulavon, op. cit. p.13.

3. Beaulavon, op.cit. p. 24.

En d'autres termes, l'homme naturel, suggéré dans Les Discours, comment peut-il s'ajuster à la société créée dans le Contrat social? Mais nous laisserons un traitement de ceci jusqu'à la fin du chapitre, et à sa place nous nous préparons à cette discussion en examinant plusieurs sujets relatifs: l'homme naturel, la société naturelle, le nouveau Rousseau, le point de vue négatif des Discours, le nouvel état, l'individu dans cet état, et enfin une application actuelle.

D'abord, l'homme naturel n'est pas un sauvage, quoique le premier Discours suggère ce point de vue. Il ne l'est point. Rousseau, lui-même, nous prévient contre cette fausse conclusion. En "voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage et de le reléguer au fond du bois." Non, l'homme naturel doit jouer son rôle comme membre de la société, où selon J.-Jacques, il deviendra une partie du "tourbillon social"<sup>1</sup>

Alors, le milieu est choisi, quelle sorte d'homme est-il? son créateur maintient que "l'homme naturel est tout pour lui; il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable"<sup>2</sup> L'homme naturel semblerait avoir une personnalité particulière, des

---

1. OEuvres, II, 558. (Emile, IV)

2. OEuvres, II, 401. (Emile, I)

traits définis, ou comme Babbitt l'exprime: "the famous 'return to nature' means in practice the emancipation of the ordinary or temperamental self that had been thus artificially controlled."<sup>1</sup> Il est donc évident que "l'homme naturel" est un terme pour un être définitif, un individu libre dans sa pensée et son action.

Pour être membre du "tourbillon social," ce type de Rousseau jouit d'une balance de deux qualités: l'amour de soi et la pitié. Le premier sentiment, élémental dans son intérieur, doit rester simple (et non pas changer en amour-propre): le deuxième aide à empêcher ce changement en dirigeant son attention vers ses amis et ses voisins.

Il est évident que "l'homme naturel" commence à se manifester en caractère complexe. Et c'est le cas. Car Rousseau a formé dans son esprit un personnage capable de s'adapter à la vie complexe de la société. C'est mon opinion que son homme idéal ne reçoit son traitement complet que dans l'Emile et le Contrat social. Pendant que son oeuvre mûrissait, il ajoutait des traits de plus en plus vers la perfection de son type idéal. Par exemple, il suggère la progression de l'homme dans cette citation: l'homme civil n'est "qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et

---

1. Babbitt, Irving, Rousseau and Romanticism, Boston, Houghton Mifflin, 1919, p.45.

dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le moi dans l'unité commune..... Un citoyen de Rome n'était ni Caius, ni Lucius; c'était un Romain....."<sup>1</sup> Voilà une phase du caractère de l'individu: la conformité à l'état.

Selon <sup>Rousseau</sup> R. la société est donc un élément important et nous pouvons penser à cette question: quelle est la société naturelle? Rousseau nous enseigne que la seule société vraiment naturelle est la famille; toutes les autres doivent être créées. Sa propre création se trouve dans le Contrat social.

Voici les idées générales de cet ouvrage. Toute la volonté du peuple se trouve dans la souveraineté; chaque individu s'unit, sous les règles du contrat, au corps politique, et obéit à ses décisions. Le point significatif est que la volonté générale du peuple reste suprême. La forme de la souveraineté se modifie selon le type du peuple, le climat, les conditions; elle peut se composer d'une seule personne, de deux, trois ou d'un grand nombre tant que les premières stipulations restent inviolables.

---

1. OEuvres, II., 401, (Emile, I)

Le point qui nous frappe et qui touche notre étude à fond, est la relation de l'individu à cette forme de l'état. L'individu semble perdre sa propre volonté et il est englouti dans la volonté générale; il perd son véritable "moi".

L'organisation politique du temps de Rousseau était celle de Richelieu et l'héritage du 17<sup>e</sup> siècle. Le roi était suprême, ses décisions finales; ses ministres, quoiqu'influents, n'avaient aucune sécurité de tenure et étaient dominés dans leurs fonctions par la volonté royale. Les nobles perdaient ou avaient perdu leurs possessions de campagne, et ont été forcés à demeurer à Versailles dans une société artificielle et affectée. En d'autres termes, le roi a centralisé le pouvoir de l'état pour que sa propre volonté exercât la plus grande influence dans les affaires politiques et sociales. Comme l'affirme de Tocqueville "le gouvernement central se substituait à tous les pouvoirs locaux et remplissait de plus en plus toute la sphère de l'autorité publique."<sup>1</sup>

L'historien indique aussi l'indifférence des nobles et du roi aux choses relatives aux peuples. - (sauf la perception des impôts). "Ils gardaient jusque dans l'abandon de leur ancien pouvoir quelque chose de cet orgueil de leurs pères, aussi ennemi de la servitude que de la règle. Ils ne se préoccupaient guère de la liberté générale des citoyens,

---

1. De Tocqueville, Alexis, L'Ancien Régime, Oxford, Clarendon, 1916. éd. Headlam, G. W., p.115.

et souffraient volontiers que la main du pouvoir s'appesantit tout autour d'eux...."<sup>1</sup> Et plus tard il s'imagine entendre parler les nobles: "Nous aimons mieux parler à des francs qu'à des serfs."<sup>2</sup>

Tel était l'état politique de la France à l'époque de J.-Jacques. Quelle grande influence exerçaient ses idées révolutionnaires: idées d'un homme libre et d'une organisation décentralisée dont la volonté générale représentait la volonté commune du peuple! Il n'est pas étrange cependant que les doctrines de Rousseau soient devenues sacrées pendant la Révolution et que l'homme, lui-même, soit devenu un martyr et un véritable dieu aux yeux des classes inférieures.

Avant de retourner au Contrat social, examinons un peu l'esprit de J.-Jacques dans la période productive de ses oeuvres politiques. Le point le plus intéressant est l'incident de sa reconnaissance des maux humains (selon les Confessions) sur la route de Vincennes après qu'il a lu le sujet d'un essai proposé par l'Académie de Dijon.<sup>3</sup> "A l'instant de cette lecture, [nous explique Rousseau] je vis un autre univers et je devins un autre homme....C'est une des singularités de ma mémoire....arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'aperçut:"<sup>4</sup>

---

1. Headlam, op.cit., 117.

2. Ibid., 124.

3. "Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les moeurs."

4. OEuvres, I, p.181. (Confessions, II, viii.)

Evidemment c'était une sorte de métamorphose rapide qui a changé toute sa vie. Mais n'est-ce pas un peu singulier?.. Assurément, Rousseau méditait sur une telle étude avant cette crise. Et puis, c'eût été, peut-être, une condition subconsciente<sup>1</sup> qui n'avait besoin que de cette petite inspiration pour son expression extérieure.

De Vigny présente la même idée dans la préface de Chatterton "Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée se forme, s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère....Mais le jour d'éruption, le sait-il?"<sup>2</sup>

En tout cas, un nouveau Rousseau est né. Il est devenu un penseur politique destiné à influencer tout le monde. Il a renoncé à son existence romantique et est devenu le créateur des Discours et du Contrat social dont les deux philosophies sont si opposées qu'il vaut la peine de les décrire par les phrases admirables de Beaulavon.

"Rousseau, n'est-ce pas en effet, avant tout, l'homme du sentiment, l'ennemi de la raison raisonnant, des systèmes et des philosophes? --- Or, le Contrat social est un système, une laborieuse construction de raisonnements....

"Rousseau, c'est encore l'homme de la nature, le 'sauvage Rousseau', l'ennemi de la société.... L'homme est né

---

1. Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, Genève Jullien, vii, 1911.

2. de Vigny, Alfred; Chatterton, Oxford, Clarendon, 1935, éd. Lauvrière, E., p.6.

bon, c'est la société qui l'a corrompu; --- or, le Contrat social est une apologie de la société: la sainteté de la loi.....

"Rousseau enfin, c'est l'homme de la liberté: nul n'a poussé plus loin la fierté, la jalousie de l'indépendance:... Or, le Contrat social élève au-dessus de l'individu.....la souveraine autorité de l'état."<sup>1</sup>

Sa méthode de raisonner suivant la crise de Vincennes, est semblable à celle des autres philosophes de son temps. C'était un vrai cartésien, qui raisonnait jusqu'au bout de son problème, après avoir affirmé une chose en termes généraux. Par exemple, il dit dans le premier Discours; "Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme" et dans le Contrat social, "L'homme est né libre et partout il est dans les fers."

Cette méthode de raisonnement au temps des Discours s'accommodait à sa condamnation générale de la société et du progrès humain. Le résultat était une oeuvre politique pleine d'idées négatives sans espérance. Ceci n'était point le Rousseau constructif et pratique, qu'on admire dans le Contrat social. Comme remarque Vaughan "It is not a call to political action. It is not a theory of political Right. It is the hopeless voice of the prophet crying in the wilderness; the despondent wail of the moralist denouncing evils

---

1. Beaulavon, op.cit., p.9.

which neither he nor any other man has the power to remove."<sup>1</sup>

Les contemporains de Rousseau, surtout les esprits forts du mouvement philosophe, étaient du même avis, car ils ont attaqué son revirement et sa renonciation évidente à leur groupe. Voilà un exemple de ses dicta: "Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant."<sup>2</sup>

Rousseau, le plus sincère des hommes, préparait, pensé-je, ses lecteurs à sa nouvelle société. Il avait contemplé sa création idéale pour un grand nombre d'années avant la publication du Contrat social.<sup>3</sup> Les correspondances sur cette affaire révèlent clairement sa sincérité. "Je sçais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera. Lumières, connoissances, loix, morale, raison ... A tout cela, je ne répondrai que par deux autres mots, qui sonnent encore plus fort à mon oreille. Vertu, vérité! M'écriai-je sans cesse; vérité, vertu. Si quelqu'un n'aperçoit là que ces mots, je n'ai plus rien à lui dire."<sup>4</sup>

- 
1. Vaughan, C. E., The Political Writings of Jean-Jacques Rousseau, Cambridge, University Press, 1915, 2 vols., vol. 1, p.12.
  2. OEuvres, I, 469. (D. sur les Sc. et les A.)
  3. Lettre à Roustan, Correspondance Générale, Dec. 23, 1761, Vaughan, p.21.
  4. Cor. G. I. p.116, à M. l'abbé Raynal, auteur du Mercure, 1751.

Nous arrivons maintenant à un examen plus intime du Contrat, car, c'est là-dedans qu'on voit ses vues mûres au sujet de l'individu et de l'état. D'abord, on accepte nécessairement que l'individu ne peut pas exister seul dans un milieu civilisé. Vaughan exprime ceci bien. "No State, which should cleave consistently to individual principles could hold together for a moment. And it is very certain that no State, of which this could truly be said, has ever existed. The 'noble savage' of the second Discourse --- and he is your only thorough-bred individualist -- must have run wild in his native woods to the end of time. He is the reductio ad absurdum of his tribe."<sup>1</sup>

Nous avons vu que Rousseau exalte l'individu mais, pour assurer son existence dans un état, il lui permet d'être avalé et absorbé par sa discipline et sa loi. Cette attitude de Rousseau vient apparemment de sa lecture dans la République de Platon, où l'état est prédominant dans toutes les choses et l'individu se conforme au plan politique.<sup>2</sup>

L'opinion de Schinz est de valeur dans cette discussion. "Comme dans le cas de la guerre, Rousseau a raison; l'individu gagne au marché; [Parce qu'il est absorbé dans l'état], il est protégé contre les assassins, et par conséquent, s'il le devient lui-même, il doit mourir aussi. Mais gardez aux mots

---

1. Vaughan, op.cit., 19.

2. Ibid., 55.

un sens, et l'individu n'a pas acquis une liberté; au contraire, il a perdu sa liberté, il l'a échangée contre sa sécurité."<sup>1</sup>

Mais l'individu doit avoir plus que la sécurité. On doit être précis et certain sur ce point parce que Rousseau ne voulait pas que l'individu perdît sa liberté, son propre droit d'expression. Il prêche cette doctrine non seulement dans l'Emile mais dans le Contrat. Il est vrai qu'il exprime rarement cette idée dans ce livre-ci car son problème principal était de clarifier les détails de l'organisation politique, donc il appuie constamment sur une seule pensée, la souveraineté et la volonté générale. Mais il n'oublie pas complètement la question de la liberté dans son nouvel état. Il dit au début de son traité que son plan est de "trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant - tel est le problème fondamental dont le Contrat social donne la solution."<sup>2</sup>

---

1. Schinz, op. cit., 398.

2. OEuvres, I. 644. (Contrat social), I, 6.

Il a préparé la voie à cet exposé dans un traité sur l'Etat de Guerre qu'il a écrit, croit-on,<sup>1</sup> juste avant 1759.

"La différence de l'art humain à l'ouvrage de la nature se fait sentir dans ses effets. Les citoyens ont beau s'appeler membres de l'Etat, ils ne sauraient s'unir à lui comme de vrais membres le sont au corps; il est impossible de faire, que chacun d'eux n'ait pas une existence individuelle et séparée, par laquelle il peut seul suffire à sa propre conservation...."<sup>2</sup>

Rousseau a compris que la volonté individuelle est aussi importante que la volonté générale, mais il a choisi de discuter chaque sujet dans les oeuvres séparées; c'est-à-dire, l'Emile et le Contrat social. Les dates de la publication de ces deux livres ne sont séparées que de 3 mois; chose très significative dans leur interprétation. Il est fort probable que l'un complète le sens de l'autre; ce que l'un a négligé, l'autre peut fournir. Mais même après cette union il n'y a pas de consommation parfaite. Il est vrai que le rôle de l'individu n'est pas distinct parmi les généralités cartésiennes du Contrat et de la même façon, le rôle de l'état n'est pas clairement dépeint dans l'Emile. Nous offrons donc que le chef-d'oeuvre de Rousseau aurait été celui qui expliquât en détail et en réalité les rapports entre l'individu et l'état collectif. Mais tout ce que nous pouvons faire est de conjecturer au sujet de leurs liens et de leurs activités.

---

1. Vaughan, op.cit., 283.

2. Vaughan, op.cit., 298.

Pour revenir au Contrat, nous trouvons trois conditions sous lesquelles l'individu peut jouir de la liberté. D'abord, l'état ne demande que les possessions nécessaires.. "on convient que tout ce que chacun aliène, par le pacte social, de sa puissance, de ses biens, de sa liberté, c'est seulement la partie de tout cela dont l'usage importe à la communauté; mais il faut convenir aussi que le souverain seul est juge de cette importance."<sup>1</sup>

Deuxièmement, la loi crée et supprime la liberté. "Par quel art inconcevable a-t-on pu trouver le moyen d'assujettir les hommes pour les rendre libres?....Comment se peut-il faire qu'ils obéissent et que personne ne commande, qu'ils servent et n'aient point de maître; d'autant plus libres en effet, que, sous une apparente sujétion, nul ne perd de sa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre? Ces prodiges sont l'ouvrage de la Loi."<sup>2</sup>

Enfin, pour assurer le bien-être de l'état, le législateur, un être divin aux yeux de Rousseau, montre l'avenue vers sa liberté. "Celui qui entreprendra d'instituer un peuple doit se sentir en état de changer pour ainsi dire la nature humaine, de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait et solitaire, partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie

---

1. OEuvres, I, 650, (Contrat social, II, IV)

2. Vaughan, op.cit., 245. (Economie politique)

et son être;...<sup>1</sup> Il n'y a pas de doute de l'importance de l'individu dans l'état dirigé sous ce contrat social.

Rousseau souligne ce point dans l'Economie politique, un traité qui est presque un résumé de sa plus grande oeuvre politique, le Contrat social. "En effet, l'engagement du Corps de la nation n'est-il pas de pourvoir à la conservation du dernier de ses membres avec autant de soin qu'à celle de tous les autres? et le salut d'un citoyen est-il moins la cause commune que celui de tout l'Etat".<sup>2</sup>

Et dans le Contrat social, lui-même, il sonne haut et clairement la cloche de la liberté. "C'est surtout dans cette constitution que le citoyen doit s'armer de force et de constance et de dire chaque jour de sa vie au fond de son coeur ce que disoit un vertueux palatin dans la diète de Pologne; 'Malo periculosam libertatem quam quietum servitium.'<sup>3</sup>

Mais on peut se rappeler toujours que l'état reste suprême et qu'il fournit les joies de la liberté. Seulement dans les cas nécessaires il serait permmissible d'employer la force --- et puis pour assurer la suprématie et la souveraineté de l'état. "Ce pacte social...renferme tacitement cet engagement, qui seul peut donner de la force aux autres, que

---

1. OEuvres, I, 655. (Contrat social, II, IV.)

2. Vaughan, op.cit., p.252. (Economie politique.)

3. OEuvres, I, p.667. (Con. soc. III, v.)

quiconque refusera d'obéir à la volonté générale, y sera contraint par tout le corps."<sup>1</sup>

Rousseau reconnaît néanmoins l'importance de ce pouvoir dans le progrès de la société. Selon lui, l'indépendance des membres, liée à l'autorité de l'état est capable de créer le droit de cité idéal. L'union de ces forces, en gardant le bien-être de la communauté, et en assurant la coopération dans toutes les affaires, peut garantir un bonheur que le monde moderne n'a jamais vu. Voilà le legs de J.-J. Rousseau.

Nous devrions indiquer, avant de terminer ce chapitre l'actualité des doctrines de notre auteur. Jean-Jacques fait son exposé que la volonté générale ou la souveraineté est la volonté de tous et il supporte cette idée dans la citation suivante: "Le pacte établit entre tous les citoyens une telle égalité, qu'ils s'engagent tous sous les mêmes conditions et doivent jouir des mêmes droits."<sup>2</sup> Mais à cause de ces doctrines révolutionnaires, la légende de J.-Jacques se mêle avec la Terreur et on est disposé à attacher un sens désagréable à ses théories. C'est-à-dire, le Contrat social "n'est qu'un manuel du despotisme et de la tyrannie."<sup>3</sup>

En dépit de cette condamnation, les événements actuels en France prouvent la nature vivante de sa pensée à propos

---

1. Ibid, 646. (Con. Soc. I., vii)

2. OEuvres, I, 651. (Con.soc. IV, ii)

3. BeauLavon, op.cit., 99.

d'un gouvernement libre et démocratique.

Les théoriciens de la Quatrième République, en dressant la nouvelle constitution, ont emprunté généreusement à la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, votée en août 1789, (qui était, elle-même, basée sur les doctrines du Contrat social.) Le texte de la nouvelle constitution française commence de cette façon: "Au lendemain de la victoire..le peuple français fidèle aux principes de 1789--charte de sa libération---proclame à nouveau que tout être humain possède des droits inaliénables et sacrés, auxquels nulle loi ne saurait porter atteinte, et décide, comme en 1793, 1795 et 1848, de les inscrire en tête de sa Constitution.

"La République garantit à tous les hommes et à toutes les femmes vivant dans l'Union Française l'exercice individuel ou collectif des libertés et droits ci-après..."<sup>1</sup>

Puis les premiers articles sonnent aussi familièrement.

"Article 1. Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux devant la loi.....

Article 2. Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans le peuple..  
La loi est l'expression de la volonté nationale. Elle est la même pour tous...

Article 3. La liberté est la faculté de faire tout ce qui ne porte pas atteinte aux droits d'autrui. Les conditions d'exercice de la liberté sont définies par la loi. Nul ne peut être contraint de faire ce que la loi n'ordonne pas."<sup>2</sup>

---

1. Le Texte de la Nouvelle constitution française (Service d'Information française, Ottawa.)

2. Ibid., Section 1. Des Libertés.

Enfin, qu'on résume les pensées et les conclusions de ce chapitre. D'abord, nous avons examiné le développement de l'homme naturel et nous avons vu ses rapports avec la société naturelle. Rousseau a soigneusement dressé l'organisation de son état -- dit souvent collectif -- mais il a négligé de décrire pleinement le rôle personnel de l'individu. Quoique le lecteur du Contrat social soit tenté de croire que sa personnalité est perdue dans l'état, j'ai essayé de prouver que Rousseau ne voulait point cela. Son homme naturel -- modifié, c'est vrai, mais encore retenant le libre emploi de ses capacités. --- doit avoir place dans la société qu'il a créée.

Le monde a grand besoin d'un tel type humain; par conséquent, Rousseau s'occupe, avec grande attention, d'une description complète et détaillée de sa jeunesse, de son éducation, de ses activités sociales et même de son mariage dans l'Emile, l'épitomé de sa philosophie. La matière de ce livre sera le sujet de notre dernier chapitre où nous tâcherons de compléter la peinture de son homme idéal.

Mais d'abord, il sera utile pour notre étude d'examiner les personnages de son long roman, la Nouvelle Héloïse. Rousseau, toujours moraliste, révèle, par les lettres <sup>des</sup> amants, bien des idées au sujet de notre problème.

Chapitre 4.

La Lutte entre deux types.

La Nouvelle Héloïse, commencée en juin 1756 et complétée et publiée en février 1761, mérite une étude soignée. Elle comprend une partie de la vie de Rousseau où il a dû souffrir l'influence malheureuse de plusieurs querelles violentes avec ses meilleurs amis et ses protecteurs. L'effet de cette crise personnelle se reflète dans le roman qu'il composait. Les personnages de son oeuvre ont une relation curieuse avec ses contemporains et avec lui-même. Le résultat est donc que le lecteur est libre de pénétrer dans les pensées intimes de l'écrivain. Mais avant d'étudier les diverses questions qui s'y présentent, il vaudrait la peine de dire quelque chose du roman en général.

A cette époque, 1756, plusieurs espèces de romans jouissaient de la faveur publique. Ce sont les histoires d'enlèvements, de déguisements et de pirateries. Ces contes d'aventures extravagantes et d'amours exagérés étaient si populaires qu'en "vingt ans, de 1740 à 1760, on publie ou réédite près de deux cent cinquante romans d'intrigue"<sup>1</sup>

Le traitement des passions (pour mentionner seulement une phase des défauts de ces romans) était loin de la vérité, car les romanciers et les dramatises ont fait peu d'effort pour pénétrer dans le coeur humain.

---

1. Mornet, Daniel, La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau, Etude et analyse, Paris, Mellottée, 1930? (no date inside.)

On aurait tort si l'on accusait tous les écrivains de cette négligence. A titre d'exemple je cite quelques exceptions: Racine, la Bruyère, Marivaux, Duclos en France, et Fielding et Richardson en Angleterre. Chacun réussissait selon son propre style à présenter les vrais sentiments de l'amour.

Mais on devait attendre l'arrivée de la Nouvelle Héloïse pour le premier traitement vraiment profond et personnel des passions. Cette oeuvre, d'un seul coup, a introduit un nouveau style et un nouveau point de vue dans l'Ecole de sentiment. Autrefois on lisait les romans de sentiment pour analyser les émotions, mais maintenant le lecteur les lisait pour en partager ses délices. Mornet décrit le génie de la Nouvelle Héloïse ainsi: c'est "un roman éternellement pathétique, une admirable expression des égarements et des sagesse du coeur."<sup>1</sup> Le monde des lettres a découvert, à sa joie, que le coeur était sensible. Dans ce roman surtout, les personnages sont souvent accablés de leurs émotions. Ils s'écrient dans leurs transports romantiques comme Saint-Preux l'a fait à Paris, après qu'il a laissé Julie pendant quelques mois. "O absence! ô tourment, ô bizarre et funeste état où l'on ne peut jouir que du moment passé, et où le présent n'est point

---

1. Mornet, op.cit., p.57.

encore!"<sup>1</sup>

C'était un nouveau langage aux contemporains de Rousseau. On était généralement accoutumé aux périphrases et analyses fatigantes, du 17<sup>e</sup> siècle. Les sentiments évoqués par Rousseau ont touché profondément les esprits contemporains. Par exemple, il y a la scène sur le lac ou la description des dernières heures du voyage de Saint-Preux en route à la villa de M. de Wolmar.

Tout ceci est intéressant non seulement dans une étude du roman mais aussi à propos d'une analyse des raisons pour lesquelles Rousseau a écrit la Nouvelle Héloïse. Pourquoi Rousseau verse-t-il ses pensées intérieures dans cette histoire? - car il est apparent au lecteur que tout "Rousseau est contenu dans le roman, le bon et le mauvais, le déclamatoire et le sensible, le rhéteur et le passionné, le prêcheur et l'amoureux."<sup>2</sup> La réponse à cette question est intéressante et compréhensible. Rousseau avait quarante-cinq ans. Son cœur est "plus ardent que jamais. L'amour n'a jamais été défloré pour lui par l'habitude quotidienne ni par la lassitude des recommencements; il en garde une image aussi pure, aussi dépouillée aussi idéale que celle qui s'en peut former un adolescent au cœur noble."<sup>3</sup>

---

1. OEuvres, II, 119. (La N. H. II, xvi.)

2. Van Tiegham, La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1929, p.64.

3. Ibid, p.25.

Rousseau a manqué des expériences naturelles au sujet de l'amour; toutes ses am<sup>is</sup> étaient incompatibles à cause de sa condition inférieure ou de son intelligence supérieure. Comme Mornet l'exprime: "Lui faudrait-il mourir sans connaître les ivresses qu'il avait toujours poursuivies? Il était trop tard pour les vivre. Il ne restait qu'à les rêver. Il se vit jeune, aimable, généreux, précepteur de deux jeunes 'écolières,' belles, généreuses, et par surcroît riche et raffinées....Il est Saint-Preux. Il est adoré de Julie. Il est ivre d'amour....Ainsi La Nouvelle Héloïse a d'abord été un roman vécu et non pas l'oeuvre d'un homme de lettres mais l'hallucination d'un possédé."<sup>1</sup> Cet exposé est vérifié par la confession de J.-Jacques lui-même. "Je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible....lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais."<sup>2</sup> La Nouvelle Héloïse était donc la soupape de sûreté<sup>st</sup> de ses émotions confinées.

Le deuxième but de cet ouvrage est de moraliser. Chaque personnage, guidé par son créateur, tâche d'enseigner au monde le bon et le mauvais. Comme une héritière de Rousseau l'affirme: La Nouvelle Héloïse est "une grand idée morale

---

1. Mornet, op.cit., 12.

2. Mornet, op.cit., 31.

mise en action et rendue dramatique."<sup>1</sup>

Rousseau a donc une leçon à offrir- à la vie contemporaine et particulièrement à la vie des riches et puissants. Il critique leurs privilèges et leurs préjugés. Il condamne l'injustice, la contrainte, le luxe et l'adultère. A tout ceci "il opposait un idéal de simplicité, d'activité, de dévouement. Aux mensonges d'un art factice et corrompu il opposait les beautés des choses éternelles, des bois, des eaux, des horizons...Il n'était plus un romancier; il était un conducteur d'âmes. Il ne retombait pas dans la littérature. Il s'élevait à la prédication."<sup>2</sup>

La grande partie de cette critique se trouve dans l'échange des lettres entre Saint-Preux, à Paris, et Julie en Suisse. Dans leurs longues lettres analytiques, discursives, et sobres, le lecteur revoit le jeune Rousseau au temps de son séjour à Paris subissant à nouveau les anciennes expériences.

Tournons-nous, à ce point, au plan du livre. Au commencement, Rousseau a écrit sans but défini. Les lettres d'aventure amoureuses étaient destinées pour sa propre lecture ou pour celle de ses amis les plus intimes. Le nombre des lettres se sont accrus; l'histoire s'est

---

1. De Staël, Ouvres complètes, Paris, Treuttel et Würtz, 1820, 1<sup>o</sup> vol. (Lettres), p.24

2. Mornet, op.cit., p.30.

développée et l'intrigue est devenue plus complexe et plus personnelle. Rousseau admet tout ceci dans les Confessions. "Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violents mouvements, le mien mêloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avoit fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en apercevoir, j'y décrivis ma situation actuelle; j'y peignis Grimm, madame d'Épinay, madame d'Houdetot, Saint-Lambert, moi-même. En l'écrivant, que je versai de délicieuses larmes! Hélas!...."<sup>1</sup> Le résultat - un court registre de sa vie: les amours, les aventures, les voyages, et surtout les grandes crises et les revirements. "La première moitié de l'oeuvre est un hymne à la passion souveraine....La deuxième.... s'attendrit sur la paix bienfaisante d'un mariage sans amour quand on sait y mettre l'estime, l'honnêteté, le travail, la bienfaisance et l'amour des enfants."<sup>2</sup>

Ainsi nous voyons la parade de ces personnalités diverses dans les plusieurs personnages; le vagabonde, l'amant, le voyageur, l'envoyé, le penseur sérieux, le moraliste, le critique, le maître du ménage, le tuteur et le précepteur. Rousseau a assumé tous ces rôles dans sa vie-- maintenant ils vivent encore dans son roman épistolaire.

---

1. OEuvres, I, p.260. (Confessions, - II, x.)

2. Mornet, op.cit., p. 27.

Un examen plus précis des caractères découvre le secret à propos de la compréhension du livre et du conflit dans la vie de Jean-Jacques. D'abord, répondrons à la question souvent posée: Qui est Julie? Est-elle Mme. d'Houdetot? Fort probable. Mais Julie est aussi Mlles. de Graffenried et de Galley, Mile. de Breil et surtout Mme. de Warens. Elle est tout ce qu'il admire dans la femme. Elle représente par surcroît Rousseau lui-même. "C'est à elle, autant qu'à Saint-Preux, qu'il a prêté ce qui fit les délices et le tourment de sa vie ... Julie est donc Jean-Jacques à l'occasion. Elle est aussi, parfois, toutes celles qu'il a aimées et dont le cortège enchanté l'accompagnait dans les sentiers de la forêt."<sup>1</sup> Les Confessions de Rousseau nous aident à ce point. "Je vis ma Julie en madame d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que madame d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon coeur...Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne."<sup>2</sup>

Tandis que Julie subit une métamorphose de caractère du romantique au domestique, son grand amant, Saint Preux, reste romantique jusqu'à la fin du roman. Il devient le

---

1. Mornet, op. cit., p.32.

2. OEuvres, II, p.231, (La N.H., IV, x)

type idéal des romantiques. Comme dit Josephson., "..... in Saint-Preux, Rousseau had immortalized the first hero of melancholy since Shakespeare's Prince of Denmark; and even today one finds Saint-Preux everywhere, in Thomas Mann and André Gide, in Marcel Proust and even James Joyce...He is solitary in the midst of society, but he enjoys his bitterness, is touched chiefly by the fleetingness of time, the transitoriness of all earthly joys. As a child of nature he obeys that maxim so frequently voiced by Rousseau for the eighteenth century: Be thyself! Yet he suffers, above all, from the 'sickness of life,' and his musical plaint has reached down to us, in quite recent eras, through the stabbing melodies of Schumann."<sup>1</sup>

Le troisième personnage important est M. de Wolmar. Il représente le philosophe typique de son époque, athée, progressif, bienfaisant. Le développement admirable de son domaine, et sa douceur envers ses paysans et les villageois sont les thèmes favoris de Jean-Jacques. De Wolmar est le père magnanime et libéral, qui aime sa femme, ses enfants et la vie rustique.

La Nouvelle Héloïse est aussi une critique des mœurs contemporaines. Le critique, Saint-Preux, s'installe à Paris. Il écrit à Julie. "Mon objet est de connaître l'homme, et ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu, jusqu'ici qu'en petite société, épars et presque isolé sur la

---

1. Josephson, op.cit., p.301.

terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, et je commencerai à juger par là des vrais effets de la société:....."<sup>1</sup>

Les jours passent. Il visite les salons. Il soupe avec les nobles, les philosophes. Il devient membre de la classe supérieure. Ces observations détaillées dans ces lettres auraient dû choquer la jeune fille. "Il semble que tout l'ordre/<sup>des</sup>sentiments naturels soit ici renversé. Le coeur n'y forme aucune chaîne: il n'est point permis aux filles d'en avoir un; ce droit est renversé aux seules femmes mariées, et n'exclut du choix personne que leurs maris. Il voudrait mieux qu'une mère eût vingt amans que sa fille un seul. L'adultère n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance; les romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'instruire, en sont pleins; et le désordre n'est plus blâmable sitôt qu'il est joint à l'infidélité."<sup>2</sup>

Les visites aux salons nous rappellent les scènes du Misanthrope. "...tous se piquent d'avoir le ton d'une autre [profession.] Le robin prend l'air cavalier; le financier fait le seigneur; l'évêque a le propos galant; l'homme de cour parle de philosophie; l'homme d'état de bel esprit:..."<sup>3</sup>

---

1. OEuvres, II, p.120. (La N.H. II, xvi)

2. OEuvres, II, p.135. (La N.H. II, xxi)

3. Ibid., 116.

Bref, Rousseau appuie sur la qualité de l'insincérité. Il n'y a rien contre lequel il éprouve une plus grande haine. Ceci est apparent dans ces lignes à Julie. "...que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes? A juger sainement des choses du monde? à bien user de la société? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit. Rien de tout cela, ma Julie; on y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés, et à donner l'erreur un certain tour à la mode selon des maximes du jour."<sup>1</sup>

Il est convaincu qu'il doit descendre dans les classes inférieures pour connaître les véritables moeurs du pays. Les riches, en suivant les toquades les plus récentes, en assumant les moeurs artificielles, deviennent de plus en plus les mêmes.<sup>2</sup>

Néanmoins, Rousseau croit en la civilisation des plus hautes classes. Il admet ceci, d'abord, dans le deuxième Discours. "... plus l'homme se développe, plus il sera susceptible de jouissances profondes"<sup>3</sup>

---

1. Ibid., II, 115. (La N.H. II, xiv)

2. Ibid., 117. (La N.H. III, xiv)

3. Schinz, op.cit., 327.

Il n'est pas sans avoir conscience que les classes supérieures sont les plus intéressantes, les plus civilisées. Quoiqu'il critique les faiblesses des riches, il est sûr qu'ils possèdent les moyens de développer les instruments de bonheur.<sup>1</sup> Il est naturel donc qu'il choisit comme protagonistes, les membres de la classe supérieure; M. de Wolmar, Julie, et milord Edouard. L'histoire se construit autour de l'insuccès de Saint-Preux de gagner une place dans cette société.

La réponse de Rousseau à propos de la guérison des maux de la société se trouve dans les dernières lettres du livre. Dans ce roman et dans l'Emile, il peint les scènes domestiques d'une main sûre et sincère. "L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises moeurs. Le tracass des enfans, qu'on croit importun, devient agréables; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari... Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris."<sup>2</sup>

Dans cette oeuvre toute mûre, le lecteur peut trouver une peinture plus complète des idées de Rousseau vis-à-vis de son type idéal. Le philosophe fait allusion à l'homme de la

---

1. Schinz, op.cit., 328.

2. OEuvres, II, p. 406. (Emile. I)

nature qui s'oppose à l'homme de l'homme. Ces termes un peu énigmatiques se trouvent après un récit des activités bien-faisantes de la part des villageois. "La tendre Julie trouve en eux des coeurs sensibles aux moindres caresses et qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur coeur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à se former sur nos modèles."<sup>1</sup> Rousseau nous donne ici un indice de son homme par excellence. Il en a discuté plusieurs types jusqu'à ce point, l'homme naturel, l'honnête homme, le bohémien, le propriétaire, le fermier. Chacun de ceux-ci devient l'un ou l'autre de ces deux types: l'homme de la nature ou l'homme de l'homme. Quel sens Rousseau attache-t-il à chacun?

L'homme de la nature est un homme de la société aussi bien que l'homme de l'homme. Mais son caractère se crée selon ses propres inclinations... il a guidé son propre développement, acceptant les bonnes influences, et rejetant les mauvaises. C'est l'homme d'un esprit individuel. Au contraire, l'homme de l'homme s'ajuste au mouvements de la foule -- les gens qui se comportent et pensent ensembles. Il jouit des nouvelles modes courantes; il se tourne, s'entraîne suivant les caprices de la masse.

La tendance aujourd'hui parmi les hommes est vers l'homme de l'homme. La grande partie des gens manque d'une méthode

---

1. Ibid., I, p.280. (La N.H. V, ii)

de penser. Et leur nombre s'accroît tous les jours. On peut remercier les forces dominantes des inventions modernes pour cette situation: l'expansion de la presse, les affiches, le "T. S. F.", les "commerciaux", le cinéma. Tous influent sur le peuple en offrant les choses qu'on peut accepter le plus facilement. Puis ces institutions, emportées dans le même cours de l'opinion publique qu'elles ont faite, continuent à nourrir la race avec des choses inutiles à l'égard du progrès de l'esprit humain.

La décision de Jean-Jacques de rester homme de la nature, et je termine sur cette note d'espérance, est exprimée avec confiance et courage. "Avec un nom déjà célèbre et connu dans toute l'Europe, j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appeloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachemens de mon coeur."<sup>1</sup>

---

1. OEuvres, I, 258. (Confessions. II, x.)

Chapitre cinq.

Emile.

L'Emile de Jean-Jacques est le traitement complet de l'éducation d'un jeune homme. L'écrivain exécute son plan d'enseignement tenant toujours en vue le rôle de son élève dans la société. On peut bien poser la question: Pourquoi Rousseau a-t-il conçu et détaillé si soigneusement un tel traité? Pourquoi pas un autre roman ou une autre oeuvre politique? Tout ce qu'il faut dire est que Rousseau a senti la nécessité d'une telle oeuvre. Le monde de sa propre époque et de toutes les époques a besoin d'un nouveau type d'homme. Il a conçu ses traits en tâtonnant dans le fond de sa propre personnalité. Il a revu sa propre vie, notant les excès, les bonnes actions, les faiblesses. Quoiqu'il ait remarqué que son propre caractère avait beaucoup à offrir pour la consommation de ce personnage idéal, il savait bien qu'il y manquait beaucoup. Jean-Jacques en a deviné le complément au fond de son esprit brillant et le type idéal en résulte.

Le plan de l'éducation est orthodoxe aux éducateurs modernes mais vraiment révolutionnaire aux contemporains de Rousseau. Le gouverneur dirige les pensées et les mouvements de son pupille de sa naissance jusqu'à son mariage et même à ce point il reste son confident sympathique et bienveillant.

Rousseau a choisi des conditions idéales pour son instruction: un précepteur, habile, infiniment sage mais jeune et actif, puis la liberté de mouvement dans les bois et dans la ville, une entrée dans tous les rangs de la société, le don d'un corps sain et normal, et l'assurance de ne pas être gêné par le manque de l'argent ou par l'intervention des

parents. Le jeune garçon possède donc toutes les occasions pour son développement particulier. Son progrès se détermine par l'empire de son guide (qui, nous dit l'écrivain, doit être choisi avec grand soin.)

Pendant la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, il y avait plusieurs ouvrages traitant ce sujet éducatif et il y avait plusieurs grands écrivains du passé qui lui ont accordé une grande partie de leur matière -- mais c'était Jean-Jacques qui a ramassé les faits, leur donnant un nouvel esprit grâce à sa prose claire, logique et ardente. Je cite les deux écrivains qui ont influé le plus sur lui: Platon et Locke. L'auteur de l'Emile remercie celui-là ainsi: "... lisez la République de Platon .. C'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait."<sup>1</sup> Et dans les mêmes pages, il confesse sa dette à celui-ci à propos de la doctrine de la sensation: "Nous naissons sensibles, et, dès notre naissance, nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. etc."

Platon a présenté plus qu'une méthode -- il a livré à Rousseau toutes les idées fondamentales de son ouvrage. Par exemple, le Grec a dit que bien qu'on enseigne toujours pour l'utilité, on doit tenir en vue le développement de l'âme. La science est essentielle au progrès de l'étudiant, car elle le fait penser, et l'aide à comprendre les formes et les principes fondamentaux de la vie.<sup>2</sup>

---

1. OEuvres, II, 402. (Emile, I.)

2. Nettleship, Lectures on the Republic of Plato, Macmillan, 1910, passim.

On remercie les écrivains susdits, et par surcroît les grands hommes de lettres de la France: Montaigne, Fénelon, Fleury -- mais c'est Jean-Jacques lui-même, son caractère, son pouvoir, sa sincérité et sa pitié qui prête à l'ouvrage son succès et sa grandeur.

L'éducation d'Emile est idéaliste. Le procédé et les conditions de l'enseignement ne sont possibles que pour les plus fortunés. Rousseau l'admet. Néanmoins il nous fait voir que si le précepteur s'approche de cet idéal, en faisant tous ses efforts, il aura le plus grand succès vis-à-vis de l'éducation de son protégé.

Au début de son oeuvre, il déclare le devoir de l'éducation: Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation."<sup>1</sup>

← Et le but général de l'éducation d'un jeune homme est "de le rendre heureux."<sup>2</sup>

Mais c'est l'étude de ce qui le rend heureux qui nous concerne le plus. Est-ce la contrainte ou la liberté, les livres ou les sports, la solitude ou la sociabilité? Les questions s'entassent -- mais le livre est prêt à leur répondre.

---

1. OEuvres, II, 400 (Emile, I.)

2. Correspondance Générale, I. Fragment du mémoire; Lyon, 1740, p.367.

Dans les premières pages, on sent que le jeune élève jouira d'une liberté complète dans toutes les choses. Mais Rousseau considère, suivant ses doctrines originales, que la vraie loi de la nature n'est pas la loi de l'amour mais la loi de la force. Par conséquent Emile doit être soumis à la force de l'homme, la discipline de son gouverneur.

Celui-ci fait son mieux pour éviter l'enseignement à la mode, système que Jean-Jacques condamne dans toute son oeuvre. Il décrit le procédé. "... après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur: lequel achève de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout formés, et lui apprend tout, hors de se connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux. Enfin, quand cet enfant esclave et tyran, plein de science et dépourvu de sens, également débile de corps et d'âme, est jeté dans le monde en y montrant son ineptie, son orgueil et tous ses vices, il fait déplorer la misère et la perversité humaines."<sup>1</sup>

L'homme de Rousseau ne devrait pas souffrir d'un tel sort. Les étapes de son travail et de son loisir sont claires. Il n'étudie pas de livres jusqu'à ce qu'il ait quinze ans. Pas d'exercices de la mémoire. Rousseau a bien appris les leçons de Locke. Il dit, "Sans étude dans les livres, l'es-  
pèce de mémoire que peut avoir un enfant ne reste pas pour cela

---

1. OEuvres, II, 408. (Emile, I.)

oisive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe et il s'en souvient;.."1 - A cet égard il critique la valeur instructive des Fables de La Fontaine. "Emile n'apprendra jamais rien par coeur, pas même des fables, pas même celles de La Fontaine, toutes naïves toutes charmantes qu'elles sont."2 Ce sont des leçons de la "basse flatterie," et "d'inhumanité". Par surcroît, il souligne le danger qui résulte d'apprendre par coeur de fausses expressions de la politesse: "Gardez-vous surtout de donner à l'enfant de vaines formules de politesse, qui lui servent au besoin de paroles magiques pour soumettre à ses volontés tout ce qui l'entoure, et obtenir à l'instant ce qu'il lui plaît."3 Et, chose importante, évitez l'erreur fréquente -- de forcer le progrès du garçon vers la maturité. "..de quoi lui servirait la raison à cet âge? Elle est le frein de la force, et l'enfant n'a pas besoin de ce frein."4 Et "la plus utile règle de toute l'éducation? Ce n'est pas de gagner du temps."5

Toute cette négligence apparente s'appelle, dit Rousseau dans la fameuse lettre à Beaumont, l'éducation négative. La discipline positive ne se concerne que des exercices physiques car... "Plus le corps est foible, plus il commande; plus il est

---

1. OEuvres, II, 454. (Emile II)

2. Loc. cit.

3. Ibid, 435,

4. Ibid, 438.

5. Ibid, 440.

fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire."<sup>1</sup>

Rousseau préconise la médecine préventive: "La seule partie utile de la médecine est l'hygiène; .... La tempérance et le travail sont les deux médecines de l'homme: le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser."<sup>2</sup> D'autres maximes sont en abondance. "Exercez continuellement son corps; rendez-le robuste et sain pour le rendre sage et raisonnable...."<sup>3</sup> "...aussi l'habitude la plus salutaire est certainement de se lever et de se coucher avec le soleil."<sup>4</sup> Conservez à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible; que sa nourriture soit commune et simple."<sup>5</sup> Enseignez-lui d'estimer la propriété des autres. S'il détruit quelque chose qui appartient à un autre, ne le grondez pas, mais faites-lui éprouver les mauvais effets de ses actions. Par exemple, s'il "casse les fenêtres de sa chambre, laissez le vent souffler sur lui nuit et jour sans voir soucier des rhumes;...."<sup>6</sup>

- 
1. OEuvres, II, 412 (Emile I)
  2. Ibid, 414,
  3. Ibid., 458. (Emile II)
  4. Ibid., 467.
  5. Ibid., 484.
  6. Ibid., 445.

A Rousseau et même à nos modernes, une partie vraiment importante de cette éducation semble être celle où le garçon doit penser indépendamment. Dans l'Emile, les leçons qui inspirent la méditation sont longues et un peu artificielles. Mais la vérité est là. Rousseau croit qu'une telle instruction inspirera une curiosité dans toutes les choses et l'étudiant cherchera lui-même la solution des problèmes qui arrivent. Pendant son séjour aux Charmettes, Rousseau s'est instruit dans beaucoup de sujets; c'était là où il était convaincu de la raison de ces actions.

Près de la fin de l'enseignement, le précepteur doit préparer son étudiant à un métier. L'anomalie est évidente: l'enfant vient d'une riche famille et pourtant il se baisse à un métier commun. Cela semble ridicule. Pourquoi pas un poste diplomatique ou une profession? Il est évident que Rousseau veut insister sur un seul point; l'utilité de la vocation, -- soit médecine, éducation, menuiserie, ou plomberie. En tout cas, son Emile ne sera point traînard, dandy ou dilettante.<sup>1</sup> Il cite par exemple, un incident dans l'Emile. "Monseigneur, il faut que je vive," disoit un malheureux auteur satirique au ministre qui lui rapprochoit l'infamie de ce métier. "Je n'en vois pas la nécessité," lui repartit froidement l'homme en place"<sup>2</sup>

Quoiqu'il y ait dans ces cours de leçons, bien des incidents qui déplaisent aux éducateurs, (Morley en cite

---

1. OEuvres, II, 516. (Emile, III)

2. Ibid, 514.

plusieurs<sup>1</sup>), on accepte généralement les larges principes de son enseignement. Depuis le 18<sup>e</sup> siècle l'influence de cette seule oeuvre est immense et nous observons même dans les écoles actuelles l'application de ses doctrines.

Examinons un peu les résultats de cette méthode de l'éducation dans la vie d'Emile. Comme nous avons déjà expliqué dans les chapitres précédents, l'homme idéal est un membre actif de la société. Emile s'y conduit de la même façon dont il a médité sur l'histoire--c'est-à-dire, il s'intéresse à l'individu et non pas à l'incident ou au fait. Ainsi les caractéristiques de ses contemporains et les causes des faits lui deviennent son étude spéciale. Dans les mots de l'écrivain, ... "Que faudrait-il donc pour bien observer les hommes? Un grand intérêt à les connaître, une grande impartialité à les juger, un coeur assez calme pour ne pas les éprouver."<sup>2</sup>

Il n'est pas différent des autres hommes. Qu'il soit un vrai copain, qu'il joue aux cartes, se mêle parmi tous les types humains. Si la discipline de sa jeunesse a été bonne, il peut affronter toutes les crises avec succès. Rousseau exprime bien ceci. "Il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société: ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale n'entendront jamais rien à aucune des deux."<sup>3</sup>

---

1. Morley, John, Rousseau, London, MacMillan, 1915, 2 vols. 2nd vol., 229 ff.

2. OEuvres, II, p.550 (Emile, IV)

3. Ibid., p.544.

Dans la société des hommes, Emile doit se mettre en garde contre les faux attraits de la vie salonnrière. Cette pensée est l'écho de celle qu'il exprime si passionnément dans la Lettre sur les spectacles et dans la Nouvelle Héloïse. Dans l'Emile, la critique va plus au fond. "Je ne puis m'empêcher de me représenter, sur le visage du jeune homme [le courtesan], je ne sais quoi d'impertinent, de doucereux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis."<sup>1</sup> Et plus tard: "Vous le voyez attentif, empressé, curieux; sa première admiration vous frappe: vous l'estimez content: mais voyez l'état de son âme: vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il souffre."<sup>2</sup>

Si Emile cherche le bonheur ou la joie, il ne les trouvera pas dans les parties effrénées.. "Les jeux bruyans, la turbulente joie, voilent les dégoûts et l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté: l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris."<sup>3</sup> Rousseau enseigne à ce jeune homme de s'abstenir des excès des banquets conventionnels. "Tandis que le repas se prolonge, tandis que les services se succèdent, tandis qu'autour de la table règnent mille propos bruyans, je m'approche de son oreille, et je lui dis: Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé tout ce que vous voyez sur cette table avant que d'y arriver?"<sup>4</sup>

- 
1. OEuvres, II, p.539 (Emile, VI)
  2. Ibid., p.538.
  3. Ibid., p.539.
  4. OEuvres, II, p.511 (Emile, III)

Il indique d'autre part, "la comparaison d'un dîner simple et rustique, préparé par l'exercice, assaisonné par la faim, par la liberté, par la joie...."

Emile est non seulement instruit dans les affaires extérieures mais soumis à une discipline intérieure. Les bons résultats de sa discipline se montrent dans ses actions morales. Il sait ce qui est naturel et vrai. Il possède une norme par laquelle il peut juger les événements autour de lui. Selon Rousseau, son type idéal poursuivra le crime et défendra l'innocent non comme chevalier errant mais parce qu'il sent dans son for intérieur, qu'il doit le faire.

"S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier; s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines; s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant et du riche, il cherche de quelles manoeuvres se couvrent ces vexations; et, dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne sont jamais indifférens pour lui."<sup>1</sup>

Ces pensées s'unissent à une partie remarquable de sa philosophie. C'est la Pitié. Rousseau a élevé son protégé pour estimer l'amour de soi-même. (De là, il raisonne les droits de l'individu.) Mais il l'avertit de s'appuyer sur cette qualité. Il y a le danger de l'augmenter jusqu'à

---

1. OEuvres, II, p.555. (Emile, IV)

l'amour-propre. Il se sentira vivre dans un état supérieur à celui de ses compagnons. Au contraire, la pitié corrige l'orgueil faux. "C'est la faiblesse de l'homme qui le rend sociable: ce sont nos misères communes qui portent nos coeurs à l'humanité: nous ne lui devrions rien si nous n'étions pas hommes."<sup>1</sup>

Pour donner une autre méthode corrective, le jeune homme doit être exposé aux gens qui découragent son amour-propre augmentant -- des gens qui peuvent le duper ou le surpasser dans les jeux de la vie."<sup>2</sup> Rousseau exprime ses pensées à l'égard de la pitié dans trois maximes qui disent en résumé que l'homme idéal aimera tous les hommes, aura du respect de chaque individu. Il doit se considérer membre de la race humaine et non d'une seule classe des hommes.<sup>3</sup>

Emile sera sensible à la beauté. C'est une partie importante de son enseignement. Rousseau est certain que le bonheur se trouve dans la claire perception des valeurs intrinsèques non seulement des choses artistiques mais des objets communs de la vie. Emile pourra juger entre le beau ou le vilain dans les salons, dans le théâtre, dans le parc et même dans le marché. Comme Hendel l'exprime: "Emile is to be a calm, sympathetic, interested observer of men. He is trained

---

1. OEuvres, II, p.533 (Emile, IV)

2. Hendel, Charles, Jean-Jacques Rousseau, Moralists, Oxford, 1934, 2 vols., vol. 2, p.113.

3. OEuvres, II, pp.535-6.

to judge without any bias from opinion but simply from what he knows.... Where most others would envy, he will pity, and he will pity their lack of liberty on account of all their show of wealth, honours, pleasures, and even pity their wickedness as really as ill for themselves as well as for others."<sup>1</sup>

Un homme sera heureux ou malheureux selon la proportion de ses forces et ses besoins. Si les besoins sont plus nombreux que les forces, il sera malheureux. L'excès de forces et le manque de désirs est une condition aussi regrettable. Mais "un être sensible dont les facultés égaleroient les désirs seroit un être absolument heureux."<sup>2</sup> Emile jouira de cette balance. Il désirera simplement ce dont il a besoin. Et il aura besoin seulement de ce qui lui fera du bien. Rousseau l'exprime d'une autre façon: "Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces:...."<sup>3</sup>

Dans l'Emile, le lecteur trouve la fameuse Profession de Foi du vicaire savoyard, l'épitomé de la religion de Jean-Jacques et de son jeune étudiant. Il ne serait pas opportun d'entrer dans une longue discussion des dogmes qui s'y présentent. Au lieu de ceci tirons quelques points qui ont

- 
1. Hendel, op.cit., vol. 2, p.113.
  2. OEuvres, II, p.430. (Emile II)
  3. Ibid., p.434.

rapport à notre sujet. La religion de Jean-Jacques plaisait aux "philosophes" parce qu'elle rejette le credo rigoureux de Calvin et les contradictions de l'église catholique. L'essence de la doctrine se trouve dans la liberté de conscience. A rebours de la foi des philosophes, qui est fondée purement sur la raison, ce credo du vicaire insiste sur l'expression sensible et personnelle. Dans les mots de l'écrivain: "Conscience! Conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions."<sup>1</sup>

L'aspect qui nous intéresse est l'esprit d'indépendance suscitée par cette foi. D'abord, l'instruction du credo ne commence pas pendant la jeunesse d'Emile. C'est l'approche incorrecte d'une éducation religieuse. "Le grand mal des images difformées de la Divinité qu'on trace dans l'esprit des enfants, est qu'elles y restent toute leur vie et qu'ils ne conçoivent plus, étant hommes, d'autre Dieu que celui des enfants."<sup>2</sup>

Emile attend jusqu'à ce qu'il ait dix-huit ans, avant que Jean-Jacques lui donne son instruction directe. Puis, il apprend à croire en l'existence de Dieu et en l'immortalité de l'âme humaine. Et sa foi est fondée sur une reconnaissance intime. Le Pouvoir suprême est une force active au delà de sa compréhension rationnelle mais certainement à la portée de ses sentiments.<sup>3</sup>

1. Ouvrages, II, p.584. (Emile, IV)  
2. Ibid., p.561.  
3. Hendel, II, p.139.

Nous arrivons à la fin du chapitre et nous sommes prêts à résumer les traits de l'homme idéal de Jean-Jacques. Nous avons traité le sujet jusqu'ici vis-à-vis de son instruction, sa vie sociale, ses qualités morales et sa religion. Emile est devenu homme. Est-il grand? Si cela est vrai---Qu'est ce qui le rend supérieur?

D'abord, tournons-nous vers son créateur, Jean-Jacques. Penseur profond, et esprit sensible aux maux et aux besoins de la race humaine, il tâchait d'incarner ces qualités d'Emile dans sa propre vie; mais il y a échoué. Emile est donc tout ce que Rousseau voulait devenir.

Tout dans la vie du philosophe a lieu d'une façon bizarre ou adverse. La lecture de sa jeunesse lui a donné une sensibilité précoce, et son imagination et son indépendance l'ont mené dans beaucoup d'expériences violentes. Il s'est révolté contre les liens de la société, faisant des ennemis de ses compagnons. Il a évoqué son amour de soi-même à un âge tendre, et comme résultat, il avait une grande envie de l'indépendance. Tout cela l'a rendu insociable --- surtout à Paris.

Emile, au contraire, doit être différent. Après l'instruction soignée, il est prêt à braver les exigences de la vie et à s'ajuster aux situations qui se présentent. "Il a un esprit universel non par les lumières, mais par la faculté d'en acquérir; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout et, comme dit Montaigne, sinon instruit du moins instruisable."<sup>1</sup>

---

1. OEuvres, II, p.524. (Emile, III)

Emile est compétent car on l'a préparé pour la vie et non pour un métier. Comme son créateur l'explique, ... "Avant la vocation des parents, la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre est le métier que je lui veux apprendre."<sup>1</sup>

C'est la tendance de Rousseau de retomber sur l'expression "la Nature" pour indiquer les meilleures conditions pour le bonheur d'Emile. Ce qui se dérive de la nature lui fait plaisir. La signification du nom se trouve dans la peinture du caractère d'Emile et trouve donc son origine dans l'interprétation de Jean-Jacques. Emile est un enfant de la nature parce qu'il renonce aux mœurs complexes de la vie et parce qu'il jouit de goûts simples. Mais pourtant il ne renonce pas à la société en misanthrope incurable. Quoique la société ait "fait l'homme plus foible, non-seulement en lui ôtant le droit qu'il avoit sur ses propres forces, mais surtout en les lui rendant insuffisantes,"<sup>2</sup> il doit partager les devoirs sociaux avec ses compagnons. Cela est clair après la lecture du Contrat social.

Emile et Rousseau seront toujours des personnages admirables. Et notre admiration est suscitée essentiellement à cause de l'aspect individuel de leurs caractères. Voir Rousseau au temps de sa réponse au mandement de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Calomnié durement, accusé de

---

1. OEuvres, p.403. (Emile, I)

"Qui se totam ad vitam instruxit, non desiderat particulatim admoneri, doctus in totum, non quomodo cum uxore aut cum filiis viveret, sed quomodo bene viveret.

(Senec. Ep.94) cité par M. G. Petitain, éditeur.)

2. OEuvres, II, p.433. (Emile, II)

la hérésie, Rousseau a défendu ses doctrines dans une lettre polémique avec une prose brûlante d'émotion. Le prêtre, tout simplement un homme à Rousseau, a menacé et diffamé ses droits à l'égard de sa personne. Selon l'accusé, c'était un véritable crime. Sa réponse était la franchise elle-même. Rousseau savait bien son rôle dans la vie: "d'être le seul auteur de mon siècle et de beaucoup d'autres qui ait écrit de bonne foi, et qui n'ait dit que ce qu'il a cru."<sup>1</sup> Ni Beaumont ni personne d'autre ne peut décrier les droits personnels de l'homme.

Emile sera un être pensant; il sera un homme de la nature qui évitera la société de l'homme de l'homme. Rousseau était convaincu que les grandes pensées ont plus d'occasion d'être nées dans l'esprit d'un homme tel qu'Emile. Dans une lettre intéressante vis-à-vis de l'éducation, il affirme: ...."On s'imagine ordinairement que le monde est le théâtre des grandes passions; je pense au contraire qu'il est seulement celui des petits goûts.... les grands traits des passions dans tous les genres ont presque tous été produits par des coeurs solitaires et mélancholiques."<sup>2</sup>

La société des hommes doit être pleine d'Emiles pour empêcher un danger que Rousseau a prévu avec clairvoyance. C'est-à-dire que tous les hommes tendent à se ressembler à

---

1. Jean-Jacques Rousseau, Morceaux choisis, par Daniel Mornet, Didier et Privat, 1942, p.268.

2. Correspondance Générale, I, #371, 1740, Lyon, Fragment du Mémoire à M. de Ste. Marie. Pour l'Education de son fils.

cause de la force unissante de la convention. La peinture d'une telle existence se trouve dans une lettre parisienne de Saint-Preux.

"A cela près, on ne saurait croire à quel point tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent des procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont mis en règle, et tout est réglé parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux, qu'il seroit impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui-même. Il faut faire comme les autres; c'est la première maxime de la sagesse du pays. Cela se fait, cela ne se fait pas: voila la décision suprême."<sup>1</sup>

Rousseau nous avertit de cette conduite, ce manque de décision. On espère que sa plainte sera entendue et comprise.

Il est difficile de résumer les traits d'Emile dans quelques mots. Mais Hendel a tenté un résumé tout complet. "He is a young man of sound judgment, saying little, inconspicuous, independent without making a show of it; wanting to please others; true and tender, deferential to age; at all times indeed, well-mannered, yet not with polite airs, and always rejoicing to find others approving of what he likes."<sup>2</sup>

Néanmoins il y a deux choses qui manquent, deux qualités que je viens d'indiquer. Ce sont la connaissance profonde de son devoir social envers les autres hommes et envers la volonté générale de l'état, et une promptitude de défendre ses droits personnels.

---

1. OEuvres, II, p.124, (La. N.H., II, xvii)  
2. Hendel, op.cit., vol.2, p.118.

CONCLUSION.

Pour résumer les diverses parties de cette étude d'un type idéal et pour en tirer quelques conclusions, examinons chaque chapitre à son tour. Dans l'introduction, nous avons présenté quelques types humains qui se trouvent dans le monde des lettres et dans l'histoire.

Chacun appartenait à son époque à lui et en est le développement naturel. Par conséquent, aucun ne pourrait s'adapter à un autre milieu ou à une autre société.

L'esprit d'Emile, au contraire, est plus universel et réglable. Emile prendrait sa place dans n'importe quel milieu. A cet égard il est singulier et supérieur.

Dans le premier chapitre, nous avons tracé le progrès de l'individualisme, qui est l'essence du type idéal, et par rapport, nous avons indiqué les aspects individuels de la vie de Jean-Jacques avant qu'il soit entré dans le monde des lettres.

Nous reprenons le fil de l'étude dans la lettre à d'Alembert, où le moraliste a coupé les liens au mouvement philosophe et où il est devenu tout seul, "ennemi" de la société. Puis, reconnaissant plus clairement les forces du bien et du mal, il devine dans la comédie de Molière son vrai protagoniste, le reflet de lui-même, et le martyr de son époque---Alceste.

Le tableau devient plus complexe quand on examine les relations du nouveau type vis-à-vis de la société dépeinte dans le Contrat social. Il serait stupide de nier qu'une

brèche existe entre la personne et l'état social, car Rousseau n'a jamais réconcilié la nature individuelle de son type avec la discipline de l'état. Mais il importe de remarquer qu'il ne sacrifie jamais l'une à l'autre. Il accepte les deux. C'est un fait curieux qu'il ne daigne pas de noter cette contradiction. Mais dans cette négligence même se trouve peut-être la sagesse de sa philosophie. Selon Vaughan: "...it may well be that in this very discrepancy is the surest sign of wisdom. The contradiction is in the nature of things, as well as in his temper and writings. It is the first duty of every community to give the largest possible play to both elements in practice. Is it less the duty of the philosopher to find room for both in theory?"<sup>1</sup>

Dans la lutte des deux types, Alceste et Philinte rentrent en scène. Mais ils y trouvent présents deux autres acteurs. C'est Rousseau, romantique, en combat avec Julie, disciplinée, et mère de famille.

La peinture devient plus complète. Et c'est naturel qu'elle est ainsi. Rousseau n'a pas créé Emile pendant la crise de Vincennes. Il n'a conçu que quelques larges principes de son homme idéal. Puis il suit un développement de son caractère à mesure que son oeuvre a mûri. La consommation arrive dans l'Emile, où l'homme de l'homme, son nouveau type humain, prend sa forme finale et complète. C'est là que nous pouvons lire son message de sage conseil et de vérités éternelles.

---

1. Vaughan, op. cit., II, p.142.

BIBLIOGRAPHIE.

1. OEuvres complètes de J.-J. Rousseau, Paris, Houssiaux, 1852.  
Tome premier: Confessions, Politique et Discours.  
Tome deuxième: La Nouvelle Héloïse, Emile, Lettre à M. de Beaumont.  
Éditeurs: MM. Petitain et Musset-Pathay.
2. Josephson, Matthew, Jean-Jacques Rousseau, New York, Harcourt Brace, 1932.
3. Masson, Pierre, La "Profession de Foi" de Jean-Jacques, Paris, Hachette, 1916.
4. Hendel, Charles, Jean-Jacques Rousseau, Moraliste, Oxford, 1934, 2 vols.
5. Fidaò-Justiniani, J.-E., L'Esprit classique et la Préciosité au XVII<sup>e</sup> siècle, Paris, Picard, 1914.
6. Mornet, Daniel, La Pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle, Paris, Colin, 1926.
7. Bazailas, Albert, J.-J. Rousseau, Paris, Plon, 1913, 2 vols.
8. Mornet, Daniel, La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau, Etude et analyse, Paris, Mellottée, 1930.
9. Morley, J., Rousseau, London, MacMillan, 1915, 2 vols.
10. Nettleship, R.L., Lectures on the Republic of Plato, London, MacMillan, 1910.
11. Vaughan, C. E., The Political Writings of Jean-Jacques Rousseau, Cambridge, University Press, 1915, 2 vols.
12. Schinz, A., La Pensée de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Alcan, 1929.
13. Faguet, E., Rousseau contre Molière, Paris, Audin, 1912.
14. Wright, E. H., The Meaning of Rousseau, London, Oxford University Press, 1929.
15. Babbitt, I., Rousseau and Romanticism, Boston, Houghton Mifflin, 1919.
16. Correspondance Générale de J.-J. Rousseau, Paris, Colin, 1924, éd. Théophile Dufour.

17. Babbitt, I., Littérature of the American College, Boston, Houghton Mifflin, 1907.
18. Vial, F., et Denise L., Idées et doctrines littéraires, Paris, Delagrave, 1937, 3 vols.
19. Scott, W., The Talisman, London, Nelson.
20. Arnavon, Jacques, L'Interprétation de la comédie classique, Le Misanthrope, Paris, Plon, 1914.
21. Doumic, René, Le Misanthrope de Molière, Paris, Mellotée, 1930(?).
22. Rousseau, Jean-Jacques, Du Contrat social, publié par Georges Beaulavon, Paris, Rieder, 1914.
23. De Tocqueville, Alexis, L'Ancien Régime, Oxford, Clarendon, 1916, éd. Headlam, G.W.
24. de Vigny, Alfred, Chatterton, Oxford, Clarendon, 1935, éd. Lauvrière, E.
25. Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, Genève, Jullien, (vol.vii, 1911.)
26. J.-J. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, publiée par Daniel Mornet, 4 vols, Paris, Hachette, 1925, vol.1.
27. Van Tieghem, Philippe, La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1929.
28. de Staël, Ouvres complètes, Paris, Treuttel et Würtz, 1820, vol.1.
29. Jean-Jacques Rousseau, Morceaux choisis, par Daniel Mornet, Didier-Priyat, 1942.
30. Le Texte de la Nouvelle constitution française (Service d'information, Ottawa.)

## TABLE DES MATIERES

	Pages.
INTRODUCTION.....	4
CHAPITRE UN: Vie Romantique.....	13
CHAPITRE DEUX: La Question misanthrope.....	23
CHAPITRE TROIS: Penseur politique.....	37
CHAPITRE QUATRE: La Lutte entre deux types....	56
CHAPITRE CINQ: Emile.....	70
CONCLUSION.....	88
BIBLIOGRAPHIE.....	91

---